

The University of Maine

DigitalCommons@UMaine

---

Electronic Theses and Dissertations

Fogler Library

---

5-5-2023

**“Sans abri et sans voix” - Trouver un sentiment d’appartenance dans les œuvres d’Antonine Maillet, Herménégilde Chiasson, Patrice Desbiens et Jean-Marc Dalpé “Without a Home and without a Voice” - Finding a Sense of Belonging in the Works of Antonine Maillet Herménégilde Chiasson, Patrice Desbiens and Jean-Marc Dalpé**

Ali F. Friend

University of Maine, [ali.friend@maine.edu](mailto:ali.friend@maine.edu)

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.library.umaine.edu/etd>



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#), and the [Other French and Francophone Language and Literature Commons](#)

---

### Recommended Citation

Friend, Ali F., ““Sans abri et sans voix” - Trouver un sentiment d’appartenance dans les œuvres d’Antonine Maillet, Herménégilde Chiasson, Patrice Desbiens et Jean-Marc Dalpé “Without a Home and without a Voice” - Finding a Sense of Belonging in the Works of Antonine Maillet Herménégilde Chiasson, Patrice Desbiens and Jean-Marc Dalpé” (2023). *Electronic Theses and Dissertations*. 3748.  
<https://digitalcommons.library.umaine.edu/etd/3748>

This Open-Access Thesis is brought to you for free and open access by DigitalCommons@UMaine. It has been accepted for inclusion in Electronic Theses and Dissertations by an authorized administrator of DigitalCommons@UMaine. For more information, please contact [um.library.technical.services@maine.edu](mailto:um.library.technical.services@maine.edu).

**“SANS ABRI ET SANS VOIX” - TROUVER UN SENTIMENT D’APPARTENANCE  
DANS LES ŒUVRES D’ANTONINE MAILLET, HERMÉNÉGILDE CHIASSON,  
PATRICE DESBIENS ET JEAN-MARC DALPÉ  
“WITHOUT A HOME AND WITHOUT A VOICE” - FINDING A SENSE OF  
BELONGING IN THE WORKS OF ANTONINE MAILLET,  
HERMÉNÉGILDE CHIASSON, PATRICE DESBIENS  
AND JEAN-MARC DALPÉ**

By

Ali F. Friend

B.A. Wesleyan University, 2019

A THESIS

Submitted in Partial Fulfillment of the  
Requirements for the Degree of  
Master of Arts  
(in French)

The Graduate School  
The University of Maine  
May 2023

Advisory Committee:

Frédéric Rondeau, Associate Professor of French, Advisor

Kathryn Slott, Associate Professor of French

Susan Pinette, Professor of Modern Languages

© 2023 Ali Friend  
All Rights Reserved

**“SANS ABRI ET SANS VOIX” - TROUVER UN SENTIMENT D’APPARTENANCE  
DANS LES ŒUVRES D’ANTONINE MAILLET, HERMÉNÉGILDE CHIASSON,  
PATRICE DESBIENS ET JEAN-MARC DALPÉ**

Par Ali F. Friend

Directeur de mémoire : Pr. Frédéric Rondeau

Résumé du mémoire  
Diplôme de Master  
(en français)  
Mai 2023

Ce mémoire étudie la dynamique sociolinguistique de la langue française pour les minorités francophones du Nouveau-Brunswick et de l’Ontario, et comment celle-ci influence l’appartenance culturelle par rapport au Québec et au reste du Canada. Se concentrant sur certains ouvrages des auteurs acadiens Antonine Maillet et Herménégilde Chiasson, et des auteurs franco-ontariens Jean-Marc Dalpé et Patrice Desbiens, trois thèmes importants liés à l’appartenance culturelle telle que définie par ces communautés francophones marginalisées seront examinés soit: la mémoire, l’espace et l’exil. Si la question de l’appartenance linguistique des communautés acadiennes et franco-ontariennes est au cœur de ce projet, des concepts tels que la mémoire, l’espace et l’exil illustreront comment s’est créé une identité culturelle complexe et cohésive.

**“WITHOUT A HOME AND WITHOUT A VOICE” - FINDING A SENSE OF  
BELONGING IN THE WORKS OF ANTONINE MAILLET,  
HERMÉNÉGILDE CHIASSON, PATRICE DESBIENS  
AND JEAN-MARC DALPÉ**

By Ali F. Friend

Thesis Advisor: Dr. Frédéric Rondeau

An Abstract of the Thesis Presented  
in Partial Fulfillment of the Requirements for the  
Degree of Master of Arts  
(in French)  
May 2023

This thesis studies the sociolinguistic dynamic of the French language used in francophone minority groups in New Brunswick and Ontario, and how this dynamic influences cultural belonging in relation to Quebec and the rest of Canada. Focusing on various literatures from Acadian authors Antonine Maillet and H erm enigilde Chiasson, and from Franco-Ontarian authors Jean-Marc Dalp e and Patrice Desbiens, three themes were examined that accurately represent cultural belonging as defined by these marginalized francophone communities: memory, space and exile. While linguistic belonging within Acadian and Franco-Ontarien communities is the main purpose of this thesis, concepts such as memory, space and exile will illustrate how the personal narrative of francophone minorities outside Quebec generates a complex and cohesive cultural identity. The objective of this study is to demonstrate how understanding and developing cultural belonging within marginalized groups can lead to a more rounded perspective of one’s own cultural identity.

*To Grandma and Papa,  
where belonging was never doubted and  
love was unquestioned  
fully  
completely*

*cet amour dur et doux  
en même temps  
comme une chanson de Woody Guthrie*

Patrice Desbiens

## REMERCIEMENTS

Je voudrais tout d'abord remercier les membres de mon comité. Merci à mon directeur de mémoire et mon conseiller, Frédéric Rondeau, qui m'a donné la chance d'étudier un sujet très proche de mon cœur. Je suis éternellement reconnaissante pour son soutien et ses conseils avisés. Si ce n'était pour son aide, je n'aurais pas découvert la beauté de la poésie de Patrice Desbiens. Merci à Kathryn Slott pour des conversations vivantes des œuvres franco-canadiennes, et pour m'introduire au monde du théâtre, précisément l'esprit de Marie Laberge. Merci enfin à Susan Pinette pour sa patience dans ce processus, son soutien est bienvenu et apprécié. Je voudrais également remercier le Centre Canadien-Américain pour m'avoir donné l'opportunité de poursuivre la maîtrise et pour avoir rendu cette expérience possible.

Je remercie ma famille, Mom, Dad, ma sœur Hannah et mon frère Conor, pour leurs encouragements et leur confiance en moi. Je dois tout à leur amour et leur positivité dans des moments difficiles et incertains. Merci à Claudia et Hannah qui maîtrisent l'art de profiter de la vie. Merci à mes amis que j'ai rencontrés à l'Université du Maine, surtout Katie, Ali et Lani. Finalement, je voudrais remercier les gars de 143, Logan, Caulin, Duck, Avery, et Erik qui m'ont rappelé la douce médecine du rire.

## TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.....	v
REMERCIEMENTS.....	vi
INTRODUCTION.....	1
L'appartenance et la marginalisation.....	1
I L'APPARTENANCE À LA MÉMOIRE COLLECTIVE ET INDIVIDUELLE.....	8
La légende acadienne.....	10
La modernisation de la mémoire acadienne.....	14
Le pays de personne: la mémoire franco-ontarienne.....	19
La marginalisation est notre mémoire.....	24
Des remarques finales sur la mémoire.....	27
II L'ESPACE, LA NATURE ET LE LIEN D'APPARTENANCE.....	29
La mer nous appartient.....	31
Le déplacement et l'état "entre" chez les Franco-Ontariens.....	38
La libération du "pays sans espoir": un espace d'appartenance à l'extérieur.....	44
Le rapport entre l'espace et l'appartenance.....	48
III L'EXIL DE LA MARGINALITÉ: UNE APPARTENANCE ALIÉNÉE.....	50
Une aliénation forcée.....	52
L'exil par la modernité: les effets de l'acculturation et de l'assimilation.....	57
L'extérieur de la marge: l'aliénation partout.....	63
L'aliénation interne: une communauté divisée.....	68
Aliénation et l'appartenance.....	72
CONCLUSION.....	73
L'appartenance et la réconciliation.....	73
BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITÉS ET CONSULTÉS.....	79
BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEUR.....	81



## TABLE OF CONTENTS

DEDICATION.....	v
ACKNOWLEDGEMENTS.....	vi
INTRODUCTION.....	1
Belonging and Marginalisation.....	1
I BELONGING TO THE COLLECTIVE AND INDIVIDUAL MEMORY.....	8
The Acadian Legend.....	10
Modernisation of the Acadian Memory.....	14
Nobody’s Country: the Franco-Ontarien Memory.....	19
Marginalization is Our Memory.....	24
Final Remarks on Memory.....	27
II SPACE, NATURE AND CONNECTION TO BELONGING.....	29
The Sea Belongs to Us.....	31
Displacement and the “Between” State among Franco-Ontarians.....	38
Liberation of the “Country without Hope”: Belonging to Exterior Spaces.....	44
The Relationship Between Space and Belonging.....	48
III EXILE OF THE MARGINALIZED: AN ALIENATED BELONGING.....	50
Forced Alienation.....	52
Exile through Modernity: the Effects of Acculturation and Assimilation.....	57
Outside the Margin: Alienation Everywhere.....	63
Internal Alienation: A Divided Community.....	68
Alienation and Belonging.....	72
CONCLUSION.....	73
Belonging and Reconciliation.....	73
BIBLIOGRAPHY AND WORKS CITED.....	79
BIOGRAPHY OF THE AUTHOR.....	81

## INTRODUCTION

### L'APPARTENANCE ET LA MARGINALISATION

L'automne qui suivit ce printemps  
L'aïeul qui avait fait son temps  
Dans l'exil et la déportation,  
Bâsit sans laisser d'message.  
Mais depuis lors après l'orage  
On entend hi ! dans les nuages  
Et l'on boit bicler les goélands.  
Chantez sa gloire, petits et grands.<sup>1</sup>

Antonine Maillet

Selon l'écrivaine acadienne Antonine Maillet, la légende d'une communauté exilée est l'un des aspects fondateurs de la culture acadienne. Même après le Grand Dérangement en 1755, la culture et l'identité acadiennes d'aujourd'hui retiennent des aspects de l'ancienne Acadie tout en se transformant. Cependant, si l'histoire de ce peuple en exil et leur résistance contre la disparition de leur culture nous démontrent les effets de la marginalisation, Maillet renforce un thème essentiel pour l'avenir de la communauté acadienne en face de la perte de l'identité culturelle: le sentiment d'appartenance. En créant un espace partagé pour encourager le développement d'une culture, l'appartenance fait non seulement lien entre l'identité collective et l'individu, mais définit aussi ce que cela veut dire de faire partie d'un groupe culturel.

---

<sup>1</sup>Maillet, Antonine, "16" *Pélagie-la-Charrette: Roman* (Ottawa, ON : Leméac, 1979), 292.

L'appartenance culturelle répond à la question du "nous" dans la communauté. Comme Steele le décrit : "[l]a recherche d'appartenances nationales, linguistiques, culturelles, géographiques ou autres nous renvoie à une question fondamentale : qu'est-ce qui "nous" définit en tant qu'auteur, artiste, lecteur ou critique ? De plus, quelles distances créatrices ou critiques faut-il prendre par rapport à l'appartenance?"<sup>2</sup> Le "nous" dans ce contexte fait référence aux particularités qui distinguent et définissent la culture de chaque communauté. Dans un certain sens, le "nous" répond à la question : qu'est-ce que cela veut dire d'appartenir à une communauté? Quand on définit ces aspects culturels de la communauté, on souligne également l'identité culturelle. Si on étudie la communauté acadienne, la Déportation en 1755 non seulement perturba la vie acadienne, mais aussi distingua cette communauté francophone des autres. Elle fait partie de l'identité. De plus, c'est par l'identité culturelle que l'appartenance est établie et définie de chaque communauté. Steele ajoute que, "[l]e recours au terme «appartenance» constitue une nouvelle tentative d'établir les paramètres de cette discussion identitaire qui s'est montrée particulièrement féconde ces dernières années."<sup>3</sup> En établissant "les paramètres" identitaires comme Steele l'explique, l'individu est apte à s'identifier avec la communauté et à trouver un sentiment d'appartenance collective. Même si l'identité est toujours en train de changer et de se transformer, l'appartenance culturelle présente une opportunité pour que l'individu se comprenne et se connaisse mieux dans la société.

Alors, si l'appartenance est liée à l'identité culturelle, on peut réfléchir à cette question : quelle est l'importance d'appartenir à une communauté et à une culture quand la communauté est

---

<sup>2</sup>Steele, Larry, "Avant-Propos" *Appartenances dans la littérature francophone d'Amérique du Nord* (Ottawa, ON: Le Nordir, 2005), 7.

<sup>3</sup>Steele, Larry, "Avant-Propos" *Appartenances dans la littérature francophone d'Amérique du Nord* (Ottawa, ON: Le Nordir, 2005), 7.

marginalisée ? Considérons qu'il est non seulement important, mais aussi essentiel pour la communauté de se construire un sentiment d'appartenance quand elle est confrontée à la perte de sa culture. Dans son étude *Espace et appartenance : l'exemple des Acadiens au Nouveau-Brunswick*, Jean-Claude Vernex décrit l'appartenance comme l'intériorisation entre l'individu et leur environnement, où "[l]e sentiment d'appartenance se fonde lui-même sur ces représentations : il est images, valeurs, "vécu", il est surtout permanence. Il exprime l'intériorisation d'un certain type de relations entre l'homme et son espace tout comme entre l'homme et son histoire."<sup>4</sup> Selon cette définition, l'appartenance aide à comprendre notre place dans le monde, et agit comme une source de connaissance quand nous cherchons une réponse aux questions identitaires. Un mélange d'histoire et d'espace, l'identité est utilisée comme point de rencontre ou encore le début d'une appartenance culturelle, mais comment est-ce que cette relation change quand la communauté est marginalisée ? Comme Vernex l'écrit, on remarque que l'identité des communautés francophones hors Québec est influencée par la marginalisation et que celle-ci laisse souvent les communautés dans un état de pauvreté. De plus, la marginalisation modifie la dynamique entre l'appartenance et l'identité culturelle parce qu'elle empêche la communauté de réussir autant que comme d'autres communautés. Il n'est pas facile d'avoir un sentiment d'appartenance quand la communauté reste continuellement dans un état de pauvreté et de désespoir.

Même si les Québécois font partie de la minorité comme tous les groupes francophones au Canada, il y a plus de lois linguistiques (comme la loi 101, par exemple) qui protègent le français contre la disparition, ce qui n'est pas le cas pour les groupes francophones d'autres provinces. Ce mémoire ne se concentrera pas sur les Québécois, mais sur les communautés hors

---

<sup>4</sup>Vernex, Jean-Claude, "Espace et appartenance : l'exemple des Acadiens au Nouveau-Brunswick", *Cahiers de géographie du Québec* 23, n°58 (1979) : 126.

Québec : les Acadiens et les Franco-Ontariens. On ne suggère pas que les Québécois ne soient pas marginalisés au Canada ou en Amérique, mais ils constituent une majorité au sein de la minorité. Contrairement aux communautés francophones hors Québec, les francophones québécois occupent un rôle important au sein de la francophonie dans la société canadienne. Après la Révolution tranquille des années 60, les Québécois revendiquent non seulement une nouvelle représentation francophone au Canada, mais établissent aussi une identité nationale. De plus, l'invention de cette identité nationale a créé également une littérature nationaliste pour les Québécois... mais seulement pour les Québécois. Ce mouvement littéraire a poussé les groupes francophones plus marginalisés à définir l'avenir pour eux-mêmes. Abordant la complexité de la littérature canadienne, Agnès Conacher appelle l'essor de la littérature francophone hors Québec "postmoderne" après que le nationalisme québécois de la Révolution tranquille a donné une voix au peuple francophone. Elle écrit :

La littérature francophone hors Québec se porte très bien, révèle ce numéro spécial de *Littérature canadienne* [...] après la montée du nationalisme au Québec dans les années 60, la littérature francophone hors Québec a dû se réinventer son avenir. Mais dans les années 60 et 70, cette littérature faisait figure de projet identitaire, ce n'est pas plus le cas aujourd'hui [...] le temps est venu de repenser la littérature francophone hors Québec moins en tant que littérature régionale et moderne, plus en tant que littérature postmoderne.<sup>5</sup>

Ce mouvement littéraire pour les communautés francophones marginalisées peut être attribué aux Québécois et la Révolution tranquille. On commence à voir que les auteurs de ces communautés contribuent à la nouvelle littérature franco-canadienne. En fait, c'est par ce mouvement québécois qu'une distinction est faite entre les catégories québécoise et franco-canadienne, laissant la littérature franco-canadienne se construire un avenir pour elle-même en se distinguant de la littérature québécoise.

---

<sup>5</sup>Conacher, Agnès, "Littérature canadienne = Canadian Literature, "Littérature francophone hors-Québec = Francophone Writing Outside Quebec" n°187 (hiver 2005), 152 p. Sous la direction de Jane Moss", *Francophonies d'Amérique* n°23-24 (2007) : 327.

Cependant, même si l'autonomie de la littérature québécoise a aidé à créer une place pour la littérature franco-canadienne dans la littérature canadienne, certaines questions méritent d'être posées comme celles-ci: quelle est la distinction entre les différentes communautés francophones, et comment est-ce que ces différences aident à comprendre l'appartenance culturelle de chaque communauté? De quelle manière la littérature hors Québec se définit selon les écrivains et les écrivaines? Pour répondre à cette question, l'on se tournera vers quatre auteurs nés hors de la province du Québec: les Acadiens Antonine Maillet et Herménégilde Chiasson du Nouveau-Brunswick, et les Franco-Ontariens Patrice Desbiens et Jean-Marc Dalpé de l'Ontario. Pionniers des communautés littéraires franco-canadiennes, ces écrivains ont réfléchi à l'appartenance culturelle et à la marginalisation des groupes minoritaires dans le monde francophone et anglophone. Décrivant des obstacles sociétaux similaires à ceux auxquels les Québécois ont fait face dans les années 60, les Acadiens et les Franco-Ontariens dénoncent les réalités de leurs communautés marginalisées en soulignant la pauvreté et l'assimilation qui non seulement menacent, mais également détruisent l'appartenance culturelle. On constatera que ces questions se divisent en trois thèmes majeurs: la mémoire, l'espace et finalement l'exil et l'aliénation.

Selon Vernex, la mémoire "est appropriation d'un territoire aux limites ressenties et aux composantes fortement valorisées; il est approbation d'une origine et d'une histoire élevée parfois au niveau du mythe; il est enracinement dans la mesure où l'espace se fait historique, où il se fait mémoire, où il se fait culture."<sup>6</sup> Comme les passés québécois, le passé acadien et franco-ontarien font partie intégrante de leurs cultures. Le passé témoigne non seulement de l'origine d'un peuple, mais la mémoire crée un point de rencontre pour la communauté qui unifie

---

<sup>6</sup>Vernex, Jean-Claude, "Espace et appartenance : l'exemple des Acadiens au Nouveau-Brunswick", *Cahiers de géographie du Québec* 23, n°58 (1979) : 126.

l'individu et la collectivité. Le Grand Dérangement de 1755 et l'expulsion des Acadiens de leur propre territoire, par exemple, constituent un passé partagé qui fait partie fondamentalement de la culture acadienne. Même si les Québécois, les Acadiens et les Franco-Ontariens partagent une histoire collective en tant que groupes francophones au Canada, il y a des événements qui distinguent chacune de ces cultures.

Cependant, j'ajouterais que l'espace joue un rôle important dans la relation entre la mémoire et l'appartenance parce qu'il fait un lien entre l'individu, la communauté et l'environnement. Vernex l'explique que, “[l]’attachement au pays, l’identité fondée sur la conscience claire d’une spécificité culturelle enracinée dans un paysage familier, en un mot ce ciment des groupes qu’est le sentiment d’appartenance, repose en grande partie sur les liens étroits tissés entre une société et son espace, entre une société et les divers éléments composant son environnement.”<sup>7</sup> L'espace relie l'identité de la communauté. Pour les groupes marginalisés comme les Acadiens et les Franco-Ontariens, l'espace est essentiel parce qu'il établit une forme d'appartenance physique qui ne se trouve qu'au sein de la communauté. Chez Maillet et Chiasson, par exemple, le rapport à la nature remplace l'appartenance au pays ou à la province.

Alors, comment se définit l'identité culturelle quand on est en marge de la société? En fait, c'est l'exil et l'aliénation qui marquent les œuvres étudiées. Dans son article *Réflexions sur la notion d'appartenance et la littérature migrante au Québec*, Irène Oore indique que l'appartenance en exil ressemble plus comme une “non-appartenance”, où elle la décrit, “Ceux qui “appartiennent” à une communauté d'une façon immuable et permanente, sans s'interroger et sans remettre leur appartenance en question, ne sont que des prisonniers de leur appartenance [...] C'est précisément grâce à la non-appartenance que [...] l'absence d'attaches libère

---

<sup>7</sup>Vernex, Jean-Claude, “Espace et appartenance : l'exemple des Acadiens au Nouveau-Brunswick”, *Cahiers de géographie du Québec* 23, n°58 (1979) : 126.

l'individu des obligations vis-à-vis de la communauté ainsi que de ses attentes de celle-ci.”<sup>8</sup>

Cette “non-appartenance” est un thème récurrent dans la littérature franco-canadienne parce qu'elle démontre comment la marginalisation aliène la communauté minoritaire. Dans son poème *Le pays de personne*, Patrice Desbiens souligne les effets de l'aliénation de la communauté franco-ontarienne dans une province unilingue en écrivant la difficulté de trouver un sentiment d'appartenance lorsque des préjugés existent contre les francophones en Ontario. Il considère que le Franco-Ontarien appartient à cette “non-appartenance”, le libérant des responsabilités de la communauté. Malheureusement, il est difficile de créer une identité culturelle dans la “non-appartenance” et c'est pourquoi Desbiens appelle la communauté franco-ontarienne “le pays de personne”.

Dans ce mémoire, on espère démontrer la façon dont l'appartenance s'exprime dans les littératures acadienne et franco-ontarienne, en soulignant les différentes caractéristiques de l'appartenance selon chaque communauté hors Québec, et trouver une réponse appropriée à la question : comment les effets de la marginalisation influencent-ils la définition de l'identité culturelle dans les communautés francophones minoritaires à partir des œuvres étudiées?

---

<sup>8</sup>Oore, Irène, “Réflexions sur la notion d'appartenance et la littérature migrante au Québec” *Appartenances dans la littérature francophone d'Amérique du Nord* (Ottawa, ON: Le Nordir, 2005), 40-41.



## CHAPITRE I

### L'APPARTENANCE À LA MÉMOIRE COLLECTIVE ET INDIVIDUELLE

Rose ose. Rose n'a pas peur de la mort parce  
qu'ici en Acadie on ne ment pas on ne meurt  
pas. Ici on s'en va ou ben on reste.<sup>9</sup>

Patrice Desbiens

La mémoire agit comme une forme d'appartenance. Elle définit les groupes minoritaires, plus souvent que l'espace ou l'aliénation. La mémoire forme une collectivité, c'est elle qui permet à l'individu de trouver un lien entre lui et la communauté. Alors que l'espace et l'aliénation jouent un rôle crucial sur l'identité des minorités francophones, la mémoire rassemble et constitue un discours identitaire. Elle offre une relation entre le passé et le présent à l'identité individuelle et collective. Selon le dictionnaire *Larousse*, la mémoire est définie comme: "1. Écrit où sont exposés les faits et les idées qu'on veut porter à la connaissance de quelqu'un ; exposé ; rapport ; relation 2. Relation écrite que quelqu'un fait des événements qui se sont passés durant sa vie, et dans lesquels il a joué un rôle ou dont il a été le témoin ; chroniques ; commentaires ; souvenirs."<sup>10</sup> On ne peut pas évoquer la mémoire sans parler de la relation importante entre l'écriture et celle-ci. En Acadie, on pense en particulier à Antonine Maillet et,

---

<sup>9</sup> Desbiens, Patrice, "Incident en Acadie" *Poèmes anglais: Suivi de Le pays de personne ; Suivi de La fissure de la fiction: Poésie* (Sudbury, ON : Éditions Prise de parole, 2010), 102-103.

<sup>10</sup>Larousse, Éditions. "Définitions : Mémoire, Mémoires - Dictionnaire De Français Larousse." Définitions : mémoire, mémoires - Dictionnaire de français Larousse, n.d.  
<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/m%C3%A9moire/50402#:~:text=1.%20%C3%89crit%20o%C3%B9%20sont%20expos%C3%A9s%20les%20faits%20et,soci%C3%A9t%C3%A9%20savante%20%3A%20Pr%C3%A9senter%20un%20m%C3%A9moire%20de%20ma%C3%A9trise.>

chez les Franco-Ontariens, à Jean-Marc Dalpé. En mettant l’histoire, les modes de vie, et les caractéristiques de leurs peuples sur papier, ils donnent forme à une mémoire collective qui se distingue de la culture québécoise. C’est grâce à ces écrits que la complexité de l’identité minoritaire acadienne et franco-ontarienne transforme le concept d’appartenance.

Dans un certain sens, la mémoire définit et redéfinit l’essence du groupe en minorité, exprimant non seulement une histoire relativement universelle et partagée par d’autres minorités, mais aussi en se distinguant de la majorité francophone. Cependant, l’histoire des Acadiens et des Franco-Ontariens ne provient pas de la même source, et la distinction entre les deux groupes s’explique notamment par sa relation au Québec. Biron, Dumont et Nardout-Lafarge établissent ce constat au niveau littéraire :

L’expression “littérature québécoise”, nous l’avons vu, s’impose en effet au cours des années 1970 comme l’indication d’une autonomie qui n’a plus à être revendiquée, même si plusieurs critiques s’inquiètent d’une séparation trop nette d’avec la littérature française. Dans ce nouveau contexte, les écrivains de l’Acadie et de l’Ontario français, et plus largement les auteurs francophones canadiens qui ne vivent pas au Québec, constatent la disparition de l’ancien Canada français et voient la nécessité de redéfinir l’ensemble au sein duquel ils pourront se situer [...] À cet égard, le cas de l’Acadie et celui de l’Ontario français, les deux lieux les plus dynamiques, sont très différents. En effet, l’identité acadienne a une histoire bien plus ancienne que l’identité québécoise, alors que l’Ontario français ne devient une référence qu’après l’autonomisation symbolique du Québec.<sup>11</sup>

Ils indiquent non seulement que l’histoire acadienne est plus ancienne que celle des Franco-Ontariens ou des Québécois, mais que les Acadiens furent aussi séparés du reste de la population francophone pendant le XVIIIe siècle par le Grand Dérangement de 1755. Cette différence avec le reste des francophones a façonné la mémoire acadienne, rendant leur culture, leur littérature et leur histoire distinctes de celles d’autres groupes de francophones. Ce n’est qu’au début du XXe siècle que la distinction entre les Franco-Canadiens (y compris les

---

<sup>11</sup>Biron, Michel, François Dumont, et Élisabeth Nardout-Lafarge, “La nouvelle francophonie canadienne” *Histoire de la littérature québécoise* (Montréal, QC : Boréal, 2014), 568.

Franco-Ontariens) et les Québécois prend forme. Contrairement aux Acadiens, l'histoire franco-ontarienne est directement reliée aux revendications des années indépendantistes au Québec, alors que les Québécois revendiquent une identité nationale du reste des francophones au Canada. C'était pendant cette période que la culture et la littérature franco-ontariennes sont nées. La prise de distance avec le Québec crée un espace pour les Acadiens et les Franco-Ontariens, définissant une mémoire spécifique à leurs propres communautés. Dans ce chapitre, nous nous intéressons à la question de la mémoire dans la culture acadienne et franco-ontarienne.

### **La légende acadienne**

La mémoire acadienne est marquée par un événement monumental : le Grand Dérangement de 1755. La région acadienne a été cédée au roi de l'Angleterre en 1755, et la transition de la France à l'Angleterre causa la déportation des Acadiens. Cette décision de déplacer les Acadiens de leur pays natal explique pourquoi on retrouve des poches de communautés francophones tout au long de l'Amérique du Nord. Cet événement constitue aussi un moment fondateur de la mémoire acadienne, comme l'écrivent Biron, Dumont et Nardout-Lafarge : "Le Grand Dérangement de 1755 accuse tragiquement la spécificité de l'histoire acadienne : la déportation de 6 000 Acadiens (et de plusieurs autres en 1760) devient la référence par excellence pour un groupe dès lors dispersé en Europe et en Amérique, pour qui la notion de Canada français rappelle d'abord une déchirure."<sup>12</sup> Contrairement aux Franco-Ontariens, cette histoire donne aux Acadiens un événement traumatique identifiable et

---

<sup>12</sup>Biron, Michel, François Dumont, et Élisabeth Nardout-Lafarge, "La nouvelle francophonie canadienne" *Histoire de la littérature québécoise* (Montréal, QC : Boréal, 2014), 568.

spécifique à la communauté acadienne. C'est à cause du Grand Dérangement qu'Antonine Maillet a pensé en terme la littérature acadienne, mettant l'accent sur la déportation pour définir la mémoire acadienne.

Avant *La Sagouine* d'Antonine Maillet, la première véritable œuvre acadienne, la mémoire acadienne était fondée négativement par la déception et la perte. C'est à partir de *La Sagouine* que cette mémoire a commencé à se redéfinir, trouvant des réponses à la question identitaire des Acadiens. C'est dans sa manière de raconter des histoires acadiennes, employant son propre dialecte, qu'elle est apte à présenter une perspective nouvelle et plus authentique de la mémoire acadienne. De plus, Maillet intègre la voix des Acadiens dans son livre, et par conséquent elle leur accorde une légitimité. Biron, Dumont et Nardout-Lafarge observent que :

les romans de Maillet adoptent la forme de la chronique historique, tout en intégrant une grande diversité de voix. Celle de Pélagie, par exemple, qui ramène des déportés dans sa charrette, se mêle aux discours des ancêtres et des compagnons de route et, au bout du compte, de la culture populaire acadienne à laquelle Antonine Maillet cherche à redonner sa place dans l'Histoire.<sup>13</sup>

Dans son roman *Pélagie-la-Charrette*, Maillet transforme la mémoire acadienne en rejouant l'histoire et en provoquant le retour des Acadiens dans leur pays natal, un aspect méconnu par la communauté francophone. Elle soutient que ce retour en Acadie est également une partie intégrante de la mémoire acadienne, grâce auquel on peut trouver un sentiment d'appartenance.

Maillet commence son roman en parlant de la réalité du Grand Dérangement, en faisant directement référence à l'histoire connue et dévastatrice pour le peuple acadien. Elle décrit l'événement dans la perspective de Pélagie-la-Gribouille, une des déportées forcées à abandonner l'Acadie et qui se retrouve en Géorgie comme esclave. Le premier paragraphe du roman s'ouvre avec une brève description du Grand Dérangement, où elle écrit :

---

<sup>13</sup>Biron, Michel, François Dumont, et Élisabeth Nardout-Lafarge, "La nouvelle francophonie canadienne" *Histoire de la littérature québécoise* (Montréal, QC : Boréal, 2014), 569.

N'éveille pas l'ours qui dort, qu'il dit, surtout pas l'ours qui dort sur le marchepied de ton logis. C'est pourquoi l'Acadie qui s'arrachait à l'exil, à la fin du XVIIIe siècle, est sortie de ses langes tout bas, sans vagir ni hurler, sans même se taper dans les mains. Elle est rentrée au pays par la porte arrière et sur la pointe des pieds. Quand le monde s'en est aperçu, il était trop tard, elle avait déjà des ressorts aux jambes et le vent dans le nez.<sup>14</sup>

Elle indique que l'expulsion de son peuple a marqué et défini l'histoire acadienne comme une perturbation de l'identité des Acadiens. C'est vraiment cet événement qui a mis non seulement en pause la société acadienne, mais aussi renversé complètement la vie des Acadiens. Dans un certain sens, l'expulsion des Acadiens marque la fin de cette société pour les Anglais britanniques. Cependant, Maillet propose un recommencement de l'histoire acadienne en débutant son roman par "la fin" ou la dernière partie de l'histoire de la société acadienne. De cette manière, elle crée un nouveau chapitre de la mémoire acadienne : le voyage du retour en Acadie. Elle persiste à décrire la façon dont les Acadiens étaient forcés à l'exil y incorporant la légende acadienne, y compris des actions destructrices comme : "L'église brûlait, Grand'Pré brûlait, la vie qu'elle avait laissé jusque-là couler dans ses veines fit un seul bouillon sous sa peau et Pélagie crut qu'elle allait éclater. Elle courait en se tenant le ventre, enjambant les sillons, les yeux sur sa Grand'Prée qui avait été la fleur de la baie Française... Ainsi un peuple partit en exil."<sup>15</sup> Maillet emploie des images violentes et de destruction pour aborder le Grand Dérangement. Elle utilise l'image puissante de l'église et de la terre brûlante pour souligner la fin de la société acadienne, mais aussi pour évoquer la proximité entre la mort et la vie dans le cercle de la vie. Pour Maillet, ce qui est mort dans les flammes renaîtra des cendres, y compris les Acadiens. Le retour de son peuple en Acadie est le renouveau de sa culture et contribue à la mémoire acadienne. Pélagie elle-même compare sa charrette à celles qui ont été utilisées pendant la déportation de 1755. Elle transforme la connotation de la charrette en l'utilisant pour ramener

---

<sup>14</sup>Maillet, Antonine, "Prologue" *Pélagie-la-Charrette: Roman* (Ottawa, ON : Leméac, 1979), 13.

<sup>15</sup>Maillet, Antonine, "1" *Pélagie-la-Charrette: Roman* (Ottawa, ON : Leméac, 1979), 20-21.

son peuple à leur pays natal, contrairement à la charrette qui a envoyé les Acadiens à l'exil, et elle explique, "Mais Pélagie savait qui en reparlerait le premier. Et à coups de hue! dia! elle remit les bœufs en marche. La charrette de la Mort pouvait s'aller embourber dans les marais de Géorgie; elle, Pélagie, conduirait les siens dans la charrette de la Vie."<sup>16</sup> C'est de cette manière que Maillet ranime la société et l'identité acadienne en soulignant le voyage du retour en Acadie. Par conséquent, elle redéfinit la mémoire acadienne et la légende des Acadiens.

Si Maillet a revitalisé l'esprit acadien en modifiant le rapport à la mémoire, il faut être attentif à la manière dont elle démontre l'endurance des Acadiens comme une partie nouvelle de leur identité. En écrivant selon la perspective de Pélagie dont la quête est de retourner dans son propre pays, Maillet est apte à exposer le pouvoir de son peuple. De cette façon, elle revendique que les Acadiens ont non seulement prouvé leur endurance contre la mort de leur culture, mais se sont aussi établis en survivants au lieu de déportés désespérés. Pélagie et la plupart des habitants de sa charrette reviennent en Acadie, et Maillet décrit que cette endurance peut être attribuée à ses racines. Elle transforme une histoire négative en proposant une version positive. Maillet termine le roman en répétant l'image de l'Acadie utilisée au début "... N'éveillez pas l'ours qui dort. Mais en 1880, cent ans après son retour d'exil par la porte arrière et sur la pointe des pieds, l'Acadie sortait sur son devant-de-porte pour renfiler le temps et s'émoyer de la parenté. De toutes les anses, et de toutes les baies, et de toutes les îles, on sortait la tête et dressait l'œil. Et c'est alors qu'on se reconnut."<sup>17</sup> Elle renforce par conséquent l'idée de survie de la société acadienne au lieu de celle de la fin. Selon Maillet, l'Acadie fait toujours partie de l'esprit de tous les Acadiens, ce n'est pas quelque chose qui pourrait être détruit. De plus, elle ajoute que les

---

<sup>16</sup>Maillet, Antonine, "1" *Pélagie-la-Charrette: Roman* (Ottawa, ON : Leméac, 1979), 18.

<sup>17</sup>Maillet, Antonine, "Épilogue" *Pélagie-la-Charrette: Roman* (Ottawa, ON : Leméac, 1979), 319-320.

Acadiens qui sont sortis de leur pays seront toujours reconnus comme des Acadiens, même s'ils ont été séparés de leur communauté. Il n'y a pas de doute que cette séparation a dévasté la société acadienne. Cependant, au lieu de se concentrer sur la séparation elle-même, Maillet suggère que les racines acadiennes sont tellement fortes que rien ne pourrait tuer la culture acadienne. L'endurance de son peuple est devenue une partie intégrante de la mémoire acadienne. Maillet poursuit cette idée en ajoutant que la communauté ne se trouve pas seulement en terre acadienne, mais dans tous les endroits où ils ont été. Elle écrit : "Comme une roue de charrette, comme le timon d'un bâtiment, l'Acadie nouvelle avait lancé aux quatre coins du pays les rayons de sa rose des vents, sans s'en douter. Elle avait joué à colin-maillard avec le destin et avait fini par labourer tous ses champs et replanter ses racines partout. Sans le faire exprès."<sup>18</sup> Comme des greffes d'eux-mêmes, Maillet explique que les Acadiens n'appartiennent pas seulement à la terre de l'Acadie, mais à tous les espaces où ils ont planté leurs racines pour continuer leur culture, y compris les lieux d'exil. C'est de cette manière que Maillet redéfinit la mémoire acadienne et l'identité de sa communauté comme un peuple de la survivance et non du désespoir.

### **La modernisation de la mémoire acadienne**

Herménégilde Chiasson propose aussi une redéfinition de la mémoire acadienne en introduisant de la modernité dans la représentation de l'identité acadienne dans une province bilingue. Biron, Dumont, et Nardout-Lafarge décrivent que "[d]ans la littérature contemporaine, deux tendances opposées se dessinent : une écriture tournée vers la mémoire, comme chez

---

<sup>18</sup>Maillet, Antonine, "Épilogue" *Pélagie-la-Charrette: Roman* (Ottawa, ON : Leméac, 1979), 320.

Antonine Maillet, et, chez les plus jeunes, la volonté de se dégager du poids de l’histoire et d’accueillir la modernité, comme chez Herménégilde Chiasson ou chez France Daigle.”<sup>19</sup> Après que Maillet a redéfini non seulement l’histoire et la mémoire acadiennes mais aussi a créé, en un certain sens, le premier ouvrage de littérature acadienne, on observe une déconnexion entre la légende du retour en Acadie et la réalité des Acadiens comme greffés dans leurs terres auxquelles ils appartenaient auparavant. Même si la charrette est enfin retournée en Acadie, ce n’était pas la même Acadie que leurs descendants avaient quittée en 1755. Dans ses œuvres, notamment *Mourir à Scoudouc* publié en 1974, Chiasson montre que les Acadiens des années 70 s’accrochent à cette image de l’Acadie que Maillet a construite tandis que cette même Acadie a été réformée en leur absence par leurs voisins anglophones. D’une certaine manière, il explique comment l’appartenance est fragilisée dans une société marginalisée. Il critique et conteste, au lieu de célébrer, la mémoire acadienne en la modernisant avec la réalité de ce que cela veut dire d’être acadien(ne) au XX<sup>ème</sup> siècle.

Il n’y a aucun doute que les écrivains acadien(ne)s sont fiers de leur héritage, et ils emploient notamment leurs dialectes spécifiques dans le texte lui-même (on pense à l’exemple de *La Sagouine* que Maillet a également montrée dans la scène). Cependant, on peut dire que Chiasson non seulement tient à cette fierté, mais explique aussi comment le bilinguisme de l’Acadie moderne est en conflit avec sa compréhension de la légende acadienne que Maillet a essayé de reconstruire. Biron, Dumont, et Nardout-Lafarge soulignent que : “[p]lusieurs autres écrivains acadiens se tournent vers l’Histoire, et particulièrement vers le souvenir de la déportation. Certains choisissent la critique plutôt que la célébration... (ou) font le procès de la

---

<sup>19</sup>Biron, Michel, François Dumont, et Élisabeth Nardout-Lafarge, “La nouvelle francophonie canadienne” *Histoire de la littérature québécoise* (Montréal, QC : Boréal, 2014), 568.



mythification des origines et plaide pour une véritable conscience historique.”<sup>20</sup> Pour Chiasson, une partie de l’identité acadienne est liée au bilinguisme, mais celui-ci n’apparaît pas telle une richesse, mais comme une démonstration d’une aliénation culturelle.

Dans *Mourir à Scoudouc*, Chiasson parle des Acadiens comme des exclus de la province du Nouveau-Brunswick, qui s’excusent de parler français dans la société dominée par l’anglais :

...et encore you’re welcome please come again please anytime please don’t mention it please PLEASE PLEASE PLEASE please kill us please draw the curtain please laugh at us please treat us like shit please, le premier mot que nous apprenons à leur dire et le dernier que nous leur dirons please. Please make us a beautiful ghetto, not in a territory, no, no, right in us, make each of us a ghetto, take your time please. Nous fondons comme une roche à la chaleur de l’indifférence de la tolérance de la diplomatie du bilinguisme du bien-être social de l’esprit de clocher de la patentisation du soleil de l’autruchisation de notre vue sur le monde de l’aplatventrisme chronique du stand-by please stand-by one two three TEST TEST TEST.<sup>21</sup>

Ici, non seulement il démontre physiquement comment l’anglais fait partie du dialecte acadien, mais il indique que la langue est coincée dans cet “entre” (une caractéristique retrouvée chez le franco-ontarien aussi). Il fait référence à sa langue acadienne par le terme "stand-by" pour souligner qu’elle est perpétuellement entre le français et l’anglais. Le “stand-by” fait référence à l’état bilingue de l’Acadie moderne, où on passe d’une langue à l’autre jusqu’au moment où une langue nouvelle est créée. Cette création est une sorte de mélange entre les deux langues.

Cependant, même si la langue est constamment en train de changer, il y a une dynamique de pouvoir dans cet échange linguistique. Chiasson propose que la modernité de leur langue met en péril les Acadiens face à l’anglais. L’influence anglaise sur la langue française est non seulement cruciale pour la survie de son peuple, mais elle établit aussi les Acadiens comme un groupe marginalisé en Acadie. Ils sont pauvres mais doivent travailler avec les anglophones qui les

---

<sup>20</sup> Biron, Michel, Dumont François, et Nardout-Lafarge Élisabeth, “La nouvelle francophonie canadienne” *Histoire de la littérature québécoise* (Montréal, QC : Boréal, 2014), 569.

<sup>21</sup> Chiasson, Herménégilde, “JAUNE” *Mourir à Scoudouc* (Moncton, N.B: Les Éditions d'Acadie, 1979), 44.

gardent dans la pauvreté s'ils veulent survivre dans cette Acadie moderne. Ils veulent parler et garder leur français acadien, mais doivent incorporer l'anglais s'ils veulent communiquer avec le reste de leur province. Leur succès dépend de l'incorporation de l'anglais dans chaque aspect de leur culture. Dans ce contexte, il emploie l'image de quelqu'un testant le microphone avec le mot "stand-by" juste avant de dire un discours qui n'arrive jamais. Pour Chiasson, tout ce que les Acadiens font, disent, pensent, etc. est totalement sous l'influence de l'anglais, rendant la communauté acadienne incapable de s'exprimer de la manière qu'ils veulent. En conséquence, Chiasson argue que la modernité de leur langue perpétue la marginalisation chez les Acadiens et redéfinit la mémoire acadienne au XXe siècle.

Si Maillet a établi la puissance et l'importance de l'endurance dans la légende acadienne, Chiasson remet en question l'intégrité de cette même endurance dans cette société parce que la réalité de son peuple est encore similaire à la réalité des Acadiens en exil. Même si les Acadiens sont retournés en Acadie, ils n'appartiennent pas à leur propre pays à cause de la présence anglaise dominante. Chiasson argue que la modernité de la société en Acadie est responsable de la marginalisation de son peuple dans leur pays natal, un facteur nouveau de la mémoire acadienne qu'il relève. Il observe en outre que cet état de "stand-by" décrit seulement l'esprit du bilinguisme chez les Acadiens, mais est aussi la métaphore de l'état d'appartenance en Acadie aujourd'hui. Cet état de "stand-by" fait aussi référence à l'image d'un vaisseau de transport en "stand-by" où des gens attendent à la descente du vaisseau. Comme Maillet l'a décrit dans son roman, la charrette était utilisée comme une forme de domicile pour les Acadiens en exil quand ils vivaient dans des espaces partagés par d'autres groupes. Selon Maillet, les Acadiens auraient dû descendre de la charrette après être retournés dans leur propre pays. Cependant, Chiasson

suggère que les Acadiens ne sont jamais descendus de cette charrette métaphorique, même s'ils sont revenus en Acadie, les rendant sans-abri dans leur propre pays.

Dans son poème de la série *Acadie, mon trop bel amour*, il développe l'idée de sans-abri en écrivant:

Acadie, mon trop bel amour violé, en stand-by sur tous les continents, en stand-by dans toutes les galaxies, divisée par les clochers trop fins remplis de saints jusqu'au ciel, trop loin.<sup>22</sup>

Chiasson fait référence à l'Acadie comme à un personnage tout au long de *Mourir à Scoudouc* comme Antonine Maillet l'a fait dans *Pélagie-la-Charrette*. Cependant, Chiasson présente une perspective de l'Acadie totalement contraire à celle de Maillet. Au lieu de décrire son pays comme le paradis que Maillet a décrit dans son roman après le retour de l'exil, Chiasson dépeint l'Acadie comme un amour violé, utilisé, et déchiré. Il propose que l'Acadie soit partagée et utilisée par tous, créant un sentiment d'itinérance chez les Acadiens parce que leur pays n'appartient pas à eux-mêmes. Chiasson réitère l'idée d'être "entre" une chose ou une autre, suggérant que la communauté n'aura jamais de pays, mais restera une terre partagée. Il critique d'une certaine façon la perspective de Maillet parce que les Acadiens sont encore dans une sorte d'exil, même s'ils ont réussi à revenir en Acadie. De plus, cet état de "stand-by" ou de sans-abri rend les Acadiens marginalisés, ce qui explique la pauvreté dans l'esprit acadien et dans les communautés elles-mêmes. Finalement, Chiasson critique la modernité de la mémoire acadienne pour expliquer la façon dont les Acadiens sont devenus marginalisés, démontrant comment l'exil fera toujours partie de la légende et de l'identité acadiennes.

---

<sup>22</sup>Chiasson, Herménégilde, "ROUGE" *Mourir à Scoudouc* (Moncton, N.B: Les Éditions d'Acadie, 1979), 43.

## Le pays de personne : la mémoire franco-ontarienne

Les Franco-Ontariens se trouvent dans une situation complètement différente. Ils n'ont pas une longue histoire comme celle des Acadiens. Le Grand Dérangement a prouvé être non seulement un moment définissant l'histoire de l'Acadie, mais aussi l'événement qui réunit la communauté acadienne comme un groupe avec une culture originale et distincte de celle de leurs voisins au Québec. Le monde francophone s'établit comme une minorité authentique à parallèle d'autres groupes en Amérique du Nord. Cependant, des événements qui distinguent un groupe francophone de l'autre marquent et donnent à chaque groupe un aspect partagé ou particulier. Bock, Gilbert et Thériault écrivent sur la francophonie de l'Amérique du Nord et remarquent que des événements qui produisent des liens au passé pour chaque groupe minoritaire donnent un sens commun :

Certains auteurs relèvent la difficulté croissante qu'on éprouve à définir une référence commune au passé, car les milieux sont de plus en plus hétérogènes, tant à l'échelle locale et régionale qu'à l'échelle provinciale ou nationale. À l'inverse, d'autres réitèrent la nécessité - plus grande que jamais, d'après eux - de continuer de donner un sens commun à l'expérience historique des communautés francophones, depuis le début du XVIIe siècle jusqu'à 1860, moment où l'Amérique française a connu un essor à la faveur des grandes migrations des Québécois et des Acadiens vers d'autres parties du continent. L'affaiblissement des repères mémoriels, au gré de la rencontre avec l'Autre, majoritaire, constitue un autre thème propre à la recherche sur les communautés minoritaires de langue française.<sup>23</sup>

Ils expliquent également que ces événements vécus par des groupes minoritaires peuvent devenir oubliés par la majorité, renforçant la nécessité de reconnaître la valeur de leurs histoires dans le contexte culturel. C'est à cause de ces événements que chaque groupe retient des éléments culturels qui définissent et différencient d'autres groupes de francophones. Pour les Acadiens, cet événement était le Grand Dérangement de 1755. Pour les Franco-Ontariens, il n'existe pas de

---

<sup>23</sup>Gilbert, Anne, Michel Bock, et Thériault Joseph Yvon, *Entre lieux et mémoire : L'inscription de la francophonie canadienne dans la durée* (Ottawa, ON : University of Ottawa Press, 2014), 7.

moments fondateurs si forts, jusqu'à la Révolution tranquille des années 1960. Bock, Gilbert et Thériault expliquent qu'au Québec, la Révolution tranquille a non seulement transformé et changé l'identité collective des francophones au Canada, mais a aussi créé un passé commun pour des groupes qui se reconnaissent comme des "canadiens-français", où ils décrivent que "[d]ans d'autres, les chercheurs se sont plutôt interrogés sur le sort réservé à la mémoire du Canada français dans la définition de l'identité collective et sur les poids de la Révolution tranquille dans la mise en rancart de l'ancien projet national canadien-français, projet fondé en grande partie sur une référence commune au passé."<sup>24</sup> Cependant, c'est la Révolution tranquille qui est aussi le point de départ entre l'identité québécoise et tous les groupes qui se considèrent "canadiens français", comme les Franco-Ontariens. Il n'y a pas de doute que la Révolution tranquille engendra des changements pour la minorité francophone au Canada. Cependant, elle a créé une division entre les Québécois et les autres groupes francophones, et par conséquent elle est responsable d'avoir poussé ceux-ci plus loin dans la marginalisation. La Révolution tranquille n'a pas le même effet pour les Franco-Ontariens que le Grand Dérangement a pour les Acadiens parce qu'elle renforce la séparation entre les Québécois et les Franco-Ontariens tandis que la déportation des Acadiens a motivé les Acadiens à se réunifier. Malheureusement, la Révolution tranquille a provoqué une forme de marginalisation des communautés francophones à l'extérieur du Québec. Décrivant les effets de la pauvreté dans la société franco-ontarienne, Jean-Marc Dalpé et Patrice Desbiens soulignent ce qui définit la mémoire franco-ontarienne comme une société marginalisée et doublement minoritaire.

Dans son recueil *Et d'ailleurs*, Jean-Marc Dalpé décrit la mémoire franco-ontarienne dans un état de paralysie à cause de l'état de pauvreté dans lequel se trouve sa communauté.

---

<sup>24</sup>Gilbert, Anne, Michel Bock, et Thériault Joseph Yvon, *Entre lieux et mémoire : L'inscription de la francophonie canadienne dans la durée* (Ottawa, ON : University of Ottawa Press, 2014), 6.

Similaire à l'état d' "entre" chez les Acadiens, Dalpé argue que la pauvreté matérielle est la conséquence de la marginalisation de sa communauté en Ontario. Cependant, si Maillet et Chiasson démontrent et défient la relation entre l'endurance de leur peuple et la pauvreté dans leur communauté, Dalpé explique que la mémoire des Franco-Ontariens n'est que définie par la pauvreté. Aucun événement comme le Grand Dérangement ne marque l'histoire des Franco-Ontariens, laissant ainsi une sorte de vide mémoriel. Dans les poèmes de la suite *Sudbury* dans son recueil *Et d'ailleurs*, Dalpé commence son poème *V* en abordant directement la pauvreté de Sudbury, où il écrit :

Pis tout le monde icitte  
veut jouer lead guitar  
pour un fuckin' Rock n' Roll band  
juste pour sortir d'icitte  
comme tous les autres pauv'chriss  
de Détroit ou de Kap  
de Tennessee ou de Cochrane<sup>25</sup>

Dalpé introduit un sentiment d'espoir et de stress en employant cette contradiction entre le statut de célébrité qui accompagne un guitariste de Rock n' Roll et les "pouv'chriss" des villes pauvres. Ils sont désespérés et prêts à tout pour échapper à cet endroit de la pauvreté. Il est intéressant de noter qu'il utilise le vers "tout le monde icitte" au lieu de la forme au singulier "moi" pour souligner que cette pauvreté n'appartient pas seulement à Dalpé mais à toute la communauté. Il poursuit :

mais ici  
le désir, le rêve  
solide, dense, acide  
avec la douleur  
tellement proche  
palpable  
ça te prend et te déchire  
à chaque accord qui claque

---

<sup>25</sup>Dalpé, Jean-Marc, "Sudbury V" *Et d'ailleurs* (Sudbury, ON : Prise de parole, 1984), 22.

Oh  
and nothing gives  
and nothing goes  
and nothing grows  
and nothing lives<sup>26</sup>

Même si on est prêt à n'importe quoi pour quitter cet état, Dalpé explique que ce n'est malheureusement pas possible pour les Franco-Ontariens. Il décrit le désir et le rêve comme une forme douloureuse pour chaque franco-ontarien, démontrant le désespoir dans sa communauté. Il rêve de sortir de cette ville, de cette pauvreté, de cette inquiétude, mais n'y échappera jamais. Il est frappant de constater à quel point l'exil est une tragédie chez Maillet et Chiasson, mais qu'il est espéré chez Dalpé. L'idée de désirer une autre vie que la vie à Sudbury est source de tourments puisque ce rêve ne se réalisera jamais. Selon Dalpé, ce désir est comme un poison parce qu'il tue l'esprit de chaque personne qu'il touche du moment qu'elle comprend que le rêve ne se produira jamais. Ensuite, Dalpé décrit cet état paralysant en utilisant la répétition "and nothing" avec des mots actifs "gives", "goes", "grows", "lives" pour souligner l'effet de la pauvreté dans la communauté franco-ontarienne. Il n'y a pas de solution instantanée pour quitter la pauvreté (sauf en devenant le lead guitar d'un groupe de Rock n'Roll), mais Dalpé suggère plutôt que la pauvreté est un cycle difficile à casser. Cet état de pauvreté crée une douleur qui habite les Franco-Ontariens, et c'est à cause de cette douleur qu'ils se tournent vers d'autres façons d'éviter la réalité : l'alcool. Dalpé continue à écrire :

De son cadre accroché au mur  
Clint Eastwood  
nous regarde dans nos bières  
est-ce qu'il voit la douleur  
est-ce qu'il voit la marde  
et la longue lignée au bureau de chômage, demain

---

<sup>26</sup>Dalpé, Jean-Marc, "Sudbury V" *Et d'ailleurs* (Sudbury, ON : Prise de parole, 1984), 22.

[...]

Oh  
and nothing goes  
and nothing gives  
and nothing fits

sauf nos lèvres aux verres  
sauf cette douleur au moment  
comme ce baiser qui pourrait  
mais ne sera pas<sup>27</sup>

Ce cycle commence par le désir de sortir de la pauvreté, mais se poursuit par la conscience que les Franco-Ontariens seront toujours marginalisés dans cette pauvreté. On se tourne alors vers des manières de s'évader au lieu de faire face à leur réalité, au lieu de faire face à la douleur. On cède à ces formes d'évasion (comme l'alcool par exemple) et le cycle recommence. Ils ne sont pas aptes à sortir de cet état. Ils sont coincés dans cet "entre", où "nothing gives... goes... grows... lives" sauf pour la pauvreté et la douleur. Dalpé indique que ce cycle de stagnation fait non seulement partie de l'identité franco-ontarienne, mais aussi du fondement de la mémoire de sa communauté.

Il est important de noter aussi que ce désir est tellement intense et responsable de la mort des Franco-Ontariens. Dalpé termine son poème en écrivant :

juste là à une morte près  
  
trop près  
peux pas la voir  
douleur, douleur, douleur  
Oh God Clint !  
juste 1,75\$  
juste ça  
pour refermer la plaie un peu  
pour pouvoir rêver  
du groupe que je vais me monter  
Rock n' Roll et sortir d'icitte

---

<sup>27</sup>Dalpé, Jean-Marc, "Sudbury V" *Et d'ailleurs* (Sudbury, ON : Prise de parole, 1984), 22-23.



crisser mon camp and makin' it big  
and  
Oh Câlisse Clint !  
1,75\$

la soif, the thirst

de tous ces ailleurs intérieurs  
de ces feux du possible  
puis la mort tout près  
tout près  
à ma gorge<sup>28</sup>

Tout au long du poème, Dalpé fait référence à Clint Eastwood comme figure de succès pour sauver le poète de la pauvreté même s'il ne réclame que 1,75\$. C'est de cette façon qu'il sous-entend que le rêve franco-ontarien crée autant de dépendance que l'alcool ou les drogues. Dalpé indique que le Franco-Ontarien retournera à ce désir de quitter la pauvreté comme un drogué reviendra à l'alcool ou à des drogues. Malheureusement, Dalpé termine la fin du poème avec l'idée que ce désir mènera les gens à la mort, une mort physique ou spirituelle et que c'est celle-ci qui pèse sur la communauté franco-ontarienne.

### **La marginalisation est notre mémoire**

Si Jean-Marc Dalpé parle de la stagnation des Franco-Ontariens, Patrice Desbiens remarque comment le déplacement de cette communauté influence la mémoire franco-ontarienne. Patrice Desbiens démontre l'appartenance, ou plus précisément la non-appartenance chez les Franco-Ontariens, en établissant l'idée que la minorité franco-ontarienne est le plus souvent une de sans-abri. Comme un autre aspect de la pauvreté, le sans-abri métaphorique et actuel chez les Franco-Ontariens explore la place de ce groupe dans

---

<sup>28</sup>Dalpé, Jean-Marc, "Sudbury V" *Et d'ailleurs* (Sudbury, ON : Prise de parole, 1984), 23-24.

les mondes francophone et anglophone. Dans une province avec l'anglais comme langue officielle, Desbiens observe que les Franco-Ontariens se trouvent à l'extérieur de la majorité anglophone, rendant sa communauté sans un vrai domicile. De plus, la Révolution tranquille a laissé les Franco-Ontariens marginalisés dans le monde francophone, où les Québécois parlent au nom de tous les groupes francophones, tout en excluant ces mêmes groupes non québécois. C'est de cette manière que Desbiens indique qu'une partie cruciale de la mémoire franco-ontarienne est cet état "entre", où ils sont exclus par deux groupes de la majorité. Desbiens observe que c'est dans cet état "entre" que les Franco-Ontariens se trouvent sans-abri.

Dans son recueil *Le pays de personne*, Desbiens se concentre sur la marginalisation des Franco-Ontariens comme une façon d'expliquer non seulement la pauvreté dans la communauté, mais aussi leur place dans les deux sociétés qui les rejettent. Explorant son poème *Sans-abri*, Desbiens aborde l'idée d'exclusion comme faisant partie de la mémoire franco-ontarienne en évoquant l'image de la mort. Similaire à Dalpé, Desbiens considère que la pauvreté chez les Franco-Ontariens laisse toujours la communauté désespérée et marginalisée. Il écrit :

Sans-abri  
et  
sans voix<sup>29</sup>

La communauté franco-ontarienne est sous-représentée. C'est pourquoi sa poésie propose une communauté sans identité, une communauté à l'extérieur de tout, qui conteste toujours sa place dans le monde, y compris son identité. Desbiens argue que l'identité des Franco-Ontariens sera toujours en question et que cette exclusion produit un sentiment de vide, renforcé par le fait qu'ils sont sans-abri, sans voix, sans identité. Si on ne fait partie du monde ni anglophone ni francophone, où est-ce que l'on se trouve? Peut-on penser l'identité par la négative ?

---

<sup>29</sup>Desbiens, Patrice, "Sans abri" *Poèmes anglais: Suivi de Le pays de personne ; Suivi de La fissure de la fiction: Poésie* (Sudbury, ON : Éditions Prise de parole, 2010), 155.

Desbiens observe non seulement que cette exclusion rend la communauté franco-ontarienne sans une fondation identitaire, mais il prétend aussi que l'exclusion causera la mort de sa communauté. Dans son poème, il compare l'absence d'identité dans sa communauté à un arbre en automne. L'arbre, en train de mourir, perd ses feuilles. Desbiens remarque que les feuilles se détachent de l'arbre, perdent toutes ressources pour survivre et meurent. Il écrit :

pour eux  
les feuilles d'automne  
ne sont

ni poème  
ni chanson  
ni

maison<sup>30</sup>

Si l'arbre est une métaphore décrivant le monde francophone en Ontario, les feuilles sont à l'image des Franco-Ontariens. Comme les feuilles d'automne, les Franco-Ontariens n'ont plus de domicile et sont alors forcément en marge de leur société. Desbiens observe que les feuilles d'automne, métaphore de leur exclusion par les majorités francophones et anglophones, "ne sont ni poème ni chanson ni maison", renforçant l'idée que la mort des feuilles n'est pas simplement une métaphore, mais renvoie aussi à la réalité de la situation. Il est intéressant de noter que Desbiens a décidé d'utiliser les mots "poème", "chanson", et "maison" parce qu'ils représentent des domaines qui établissent l'identité d'une collectivité. Selon Bock, Gilbert et Thériault, une société est apte à s'exprimer et à cultiver son imaginaire de la meilleure façon possible quand elle établit des lieux concrets, comme des monuments, des villages ou des fêtes culturelles par exemple. Ils observent :

---

<sup>30</sup>Desbiens, Patrice, "Sans abri" *Poèmes anglais: Suivi de Le pays de personne ; Suivi de La fissure de la fiction: Poésie* (Sudbury, ON : Éditions Prise de parole, 2010), 155.

La mémoire francophone cherche les lieux où elle pourra le mieux s'exprimer - monuments ou places, quartiers ou villages, itinéraires, fêtes ou récits. Les lieux et autres géographiques d'un espace francophone se voient confrontés au conflit dans les représentations, entre la tradition et la modernité, ou bien teintés d'un inconfortable intemporalité, ce qui rend encore plus prégnant le besoin d'un enracinement dans le passé, seul garant d'une ouverture vers l'avenir.<sup>31</sup>

Dans ces espaces géographiques, une société peut créer un rapport entre la tradition et la modernité, et par conséquent établir un lien plus fort entre la communauté et leurs racines. C'est plus évident chez les Acadiens, où il y a des monuments qui reconnaissent leur déportation de 1755 et le retour en Acadie. Il y a même le jour national des Acadiens le 15 août au Canada, connu comme la fête nationale de la communauté acadienne. Malheureusement, ce n'est pas le cas pour les Franco-Ontariens. Ils sont non seulement sans un espace géographique clairement défini, mais aussi au sein de la grande communauté francophone. Dans un certain sens, Desbiens propose que l'identité franco-ontarienne soit cette absence même d'identité. Selon lui, cette exclusion fait non seulement partie de la mémoire franco-ontarienne mais aussi du lien commun et partagé par toute la communauté.

### **Des remarques finales sur la mémoire**

La mémoire cherche non seulement à établir l'identité des communautés étudiées, mais souligne aussi des caractéristiques qui appartiennent aux groupes marginalisés. Même si ce sont les Acadiens à leur retour au pays natal ou les Franco-Ontariens essayant de naviguer dans leur province anglophone, la mémoire de chaque communauté marginalisée décrit la réalité minoritaire dans les mondes anglophones et francophones. La pauvreté qui est un thème récurrent dans la mémoire de ces deux groupes est une dynamique de l'exclusion par deux

---

<sup>31</sup>Gilbert, Anne, Michel Bock, et Thériault Joseph Yvon, *Entre lieux et mémoire : L'inscription de la francophonie canadienne dans la durée* (Ottawa, ON : University of Ottawa Press, 2014), 3-4.

sociétés dominantes, les rendant dans un état “entre” et les laissant en quête d’une collectivité d’appartenance. En définissant ce qui constitue leur mémoire et transformant celle-ci, on est apte à construire une propre identité. Cette identité est définie différemment selon chaque minorité, mais c’est la façon dont on s’identifie avec la mémoire qui se différencie de la majorité et d’autres communautés marginalisées. Les Acadiens, par exemple, s’identifient non seulement au Grand Dérangement et au retour en Acadie, mais aussi à une Acadie moderne qui démontre l’endurance de leur peuple dans la pauvreté. Pour les Franco-Ontariens, l’identité est liée à l’absence d’un récit fondateur, établissant la pauvreté et le sans-abri comme parties essentielles de l’histoire, l’identité et la mémoire franco-ontariennes. Dans le chapitre suivant, je vais explorer comment l’espace et la nature sont présents dans les communautés marginalisées, ainsi que démontrer comment ces thèmes influencent et participent dans la notion d’appartenance dans chaque minorité francophone.

## CHAPITRE II

### L'ESPACE, LA NATURE ET LE LIEN D'APPARTENANCE

La mer nous appartient, c'est vrai, toute la mer nous appartient parce que nous ne pouvons pas la vendre, parce que personne ne peut l'acheter.<sup>32</sup>

Herménégilde Chiasson

Il est difficile d'aborder la notion de l'espace tant le concept lui-même est fluide et complexe. Selon le dictionnaire *Larousse*, l'espace se définit en termes spatiaux et dimensionnels: "Propriété particulière d'un objet qui fait que celui-ci occupe une certaine étendue, un certain volume au sein d'une étendue, d'un volume nécessairement plus grand que lui et qui peut être mesuré ; domaine localisé dans lequel s'exercent certaines activités ; milieu situé au-delà de l'atmosphère terrestre et dans lequel évoluent les corps célestes. La durée, intervalle, laps de temps."<sup>33</sup> Cependant, ces définitions démontrent notre compréhension de la notion dans leur physicalité, elles proposent un caractère définitif d'un moment. J'observe qu'un aspect qui n'est pas compris dans la définition de ces termes est l'importance de la temporalité. L'espace peut transcender le temps et rendre le même effet au passé, du présent et à l'avenir. Ces notions ne sont ni figées, ni rigides, ni inflexibles, mais elles sont fluides dans leur temporalité. La raison pour laquelle j'aborde la relation entre la temporalité et l'espace c'est parce que des communautés marginalisées trouvent souvent leur appartenance dans un espace qu'ils

---

<sup>32</sup>Chiasson, Herménégilde, "ROUGE" *Mourir à Scoudouc* (Moncton, N.B: Les Éditions d'Acadie, 1979), 43.

<sup>33</sup>Larousse, Éditions. "Définitions : Espace - Dictionnaire De Français Larousse," n.d. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/espace/31013>.

revendiquent comme le leur. Bien souvent, des minorités se réfèrent à leurs propres espaces associés au passé et les comparent avec leurs communautés au présent. C'est de cette manière qu'ils sont aptes à communiquer effectivement leur place individuelle et collective dans le monde.

La nature est un thème récurrent dans la littérature acadienne et franco-ontarienne parce qu'elle repose sur l'idée d'un espace non seulement partagé, mais aussi intemporel. La raison pour laquelle elle est présente dans des œuvres des communautés minoritaires c'est parce que la nature est considérée comme l'espace fondamental. Par conséquent, tout le monde peut trouver un sentiment d'appartenance. On retourne à la nature parce qu'elle est l'appartenance partagée par tous, soit ici depuis le début de notre vie et sera ici bien après notre départ. Elle est la force qui a créé notre existence et également où nous retournerons. C'est à cause de son intemporalité que les groupes minoritaires se réfèrent à cet espace auquel ils peuvent appartenir. Surtout quand la non-appartenance ou l' "entre" est plus présente comme forme d'espace que l'appartenance elle-même. Elle est employée par des groupes marginalisés pour quitter le temps actuel, et elle questionne notre compréhension du lien entre l'espace, le temps et l'appartenance.

Selon des communautés acadiennes et franco-ontariennes, l'appartenance et le non-appartenance par l'espace peuvent être catégorisés en trois parties dans des œuvres minoritaires: des provinces d'Ontario et ceux qui construisent l'Acadie d'aujourd'hui, la vie quotidienne, et la nature comme façon d'échapper à la pauvreté. Maillet, Chiasson, Dalpé et Desbiens remettent en cause la notion de la possession dans des territoires marginaux, mais néanmoins ils appartiennent à cet espace. En parlant de la vie quotidienne, ces auteurs acadiens et franco-ontariens accordent une légitimité à l'espace parce qu'ils établissent non seulement un lien entre leur communauté et la terre elle-même, mais aussi une présence dans leurs provinces,

comme Bock, Gilbert et Thériault expliquent : “C’est surtout elle (l’histoire de la vie quotidienne) qui légitime l’appartenance de la communauté à la terre qu’elle habite.”<sup>34</sup> Une communauté doit s’approprier un espace. Cependant, l’appartenance à l’espace n’est pas toujours garantie, et donc on se tourne vers un autre lien pour trouver ce sentiment d’appartenance, comme les espaces d’ “entre” ou la nature elle-même. De toute façon, ces auteurs de la minorité établissent leur perception du domicile dans un espace “entre”, montrant que des modes de transportation sont la représentation la plus sincère qui encadre cet “entre”. Comme je l’ai expliqué dans la première partie du lien entre la mémoire et l’appartenance, on retrouve la nécessité d’échapper à la réalité des communautés en marge, plus spécifiquement d’échapper à la pauvreté qui fait partie de la vie minoritaire. La nature est une autre manière de quitter cette réalité pour trouver l’appartenance parce qu’elle constitue un espace partagé par tout le monde. La nature est souvent recherchée pour échapper la marginalisation, renforçant cet espace comme la source fondamentale de l’appartenance. Dans cette deuxième partie, j’aborderai la dynamique entre l’espace et l’appartenance chez les Acadiens et les Franco-Ontariens, et j’examinerai comment ce lien ajoute à l’identité de ces deux groupes marginalisés dans le monde francophone.

### **La mer nous appartient**

Si Maillet a établi la renaissance de la légende et la littérature acadiennes, il faut indiquer également comment elle incorpore la mer comme une partie essentielle de l’identité acadienne dans ses œuvres. Elle suggère que le rôle de la mer dans la culture acadienne explique leur lien entre la communauté et la nature, leur source d’appartenance à la région acadienne. Si on aborde

---

<sup>34</sup>Gilbert, Anne, Michel Bock, et Thériault Joseph Yvon, *Entre lieux et mémoire : L’inscription de la francophonie canadienne dans la durée* (Ottawa, ON : University of Ottawa Press, 2014), 341.



le rôle de la nature, il est nécessaire de parler des légendes des marins acadiens. Dans d'autres œuvres de Maillet comme *Pierre Bleu* ou *La Sagouine*, ces légendes s'avèrent être une partie fondamentale de l'identité acadienne et établissent un lien direct entre la mer et la vie acadienne avant et après le Grand Dérangement. En soulignant que le rapport entre la nature et ces légendes font partie de l'identité communale, Maillet revendique que la mer est apte à être considérée comme source d'appartenance, pas juste pour des Acadiens vivant dans la région avant 1755, mais aussi pour ceux en exil. Ce thème de la mer n'est pas une exception dans *Pélagie-la-Charrette*. Même en exil, Maillet démontre que la mer fait partie de la légende acadienne, où elle suggère que la mer représente une forme d'appartenance universelle pour tous les Acadiens.

Maillet fait des parallèles entre des légendes acadiennes et le voyage de retour des Acadiens. Elle insiste sur les marins de l'ancienne Acadie et leur connexion avec la mer. Ils appartenaient à la mer parce qu'il y avait un rapport étroit entre leur mode de vie et celle-ci. D'une certaine manière, la mer ne faisait pas partie de la culture acadienne, mais plutôt elle était la source de leur culture. Tout au long de *Pélagie-la-Charrette*, des personnages racontent des légendes des marins non seulement pour se rappeler de leur culture, mais aussi pour souligner l'importance de la mer comme le lien unifiant entre leurs vies en exil et la vie de leurs ancêtres. Maillet démontre comment la mer a formé ces légendes comme partie intégrante dans la culture acadienne, où elles étaient encore le focus central des conversations et discussions des Acadiens en exil. En décrivant la légende des aventures de *la Grand'Goule*, Maillet écrit :

...il était vivant, bien vivant, Broussard dit Beausoleil, capitaine de la *Grand'Goule*, héros des mers, sauveur de son peuple ; vivant et même fringant à ses heures... Pourtant le marin qui promenait sa goélette entre les îles du Sud et par les mers du Nord depuis sa jeunesse avait dû entendre souvent le chant des sirènes dans la nuit ; il avait dû charrier dans son quatre-mâts plus d'une cargaison de beautés

éplorées et reconnaissantes, ce seigneur du large. Mais au pied de la charrette, Bélonie a vu de ses yeux de voyant un fluide invisible passer des quatre mâts aux quatre ridelles, et il nous le fit dire par procuration.<sup>35</sup>

Maillet indique que même s'ils étaient en exil, les Acadiens ont toujours conservé ces légendes et donc un sentiment d'appartenance à la mer grâce au rôle de ces légendes. La mer construit non seulement ces légendes, mais elle sera toujours une partie de l'identité acadienne, y compris dans leur exil. Maillet propose également la notion du domicile de la mer chez les Acadiens en démontrant le rôle des vaisseaux dans les légendes acadiennes et ceux dans le retour à l'Acadie. Pour les marins, le bateau est comme un domicile dans la mer, ce qui servait non seulement comme mode de transport et de travail mais aussi comme une façon de vivre. Maillet remarque que les bateaux dans les légendes acadiennes sont aussi le domicile des marins, ce qui renforce l'idée que la mer est aussi le territoire des Acadiens et donc solidifie leur appartenance à la mer et à la nature. De plus, elle propose un lien entre la signification du vaisseau comme forme du domicile et la charrette que Pélagie utilise pour retourner des Acadiens exilés dans *Pélagie-la-Charrette*. Même si Pélagie et les Acadiens sont en exil et sont loin de la mer elle-même, l'impact de la mer sur leur esprit est profond. C'est évident par la façon dans laquelle Pélagie utilise sa charrette pour ramener des personnages en Acadie, décrivant souvent la charrette comme une maison semblable aux bateaux des marins. Comme les marins manipulaient la mer pour survivre, Bélonie, Pélagie et les Acadiens exilés agissent d'une manière similaire pour naviguer le retour à leur pays natal. Pélagie ne traverse pas la mer elle-même, mais Maillet suggère que Pélagie traverse une mer métaphorique pour atteindre le pays natal.

En insistant sur la mer comme dimension intemporelle de la culture acadienne, Maillet remarque les effets que la mer a eus sur les marins acadiens. Ces effets comprennent l'endurance et la vivacité, qui sont toujours présentes dans la culture acadienne même en exil. La temporalité

---

<sup>35</sup> Maillet, Antonine, "6" *Pélagie-la-Charrette: Roman* (Ottawa, ON : Leméac, 1979), 111-112.

de la nature participe également dans la création de la culture, mais explique aussi la façon dont cette culture s'est sentie plusieurs siècles plus tard, un aspect que Chiasson aborde aussi dans ses œuvres. En comparant les aventures des marins à la mer avec celles des Acadiens en exil, Maillet renforce l'idée que toute sa communauté appartiendra toujours à la culture maritime acadienne. C'est grâce à la mer que la communauté acadienne était apte à rester unifiée malgré qu'en exil.

Pélagie poursuit par :

Les gens de la mer ont une propension au bleu, c'est vieux comme le monde, et une tendance à creuser du regard, comme s'ils n'avaient jamais fini de fouiller l'horizon ou le firmament. Ça se voit à l'arc des usses - qu'on appelle ailleurs des sourcils - et au pétilllement des pigments tout autour des prunelles. Ça se voit aussi à leurs pommettes hautes et veinées. Mais les gens de nos mers à nous ont en plus tout le rire dans les yeux. Voilà ce qui distingue ceux des mers du Nord de ceux des mers du Sud. Selon mon cousin du Nord. Il n'en dit pas davantage. Mais je n'en avais pas moins eu le temps de recueillir au creux de mon mouchoir la seule description physique de l'héroïne de la charrette qu'enregistra la chronique. Une femme avec le rire dans les yeux, par surcroît.<sup>36</sup>

Ici, Maillet compare des héros des légendes (les marins comme le capitaine de la *Grand'Goule*, par exemple) avec des personnages de *Pélagie-la-Charrette* pour commenter la façon dont la mer fait encore partie de leur identité même en exil. Pélagie fait toujours son voyage avec l'idée que la mer a fourni l'esprit et la fortitude des marins dans les légendes. Elle se réfère constamment à ces marins pour vérifier que l'esprit acadien vit encore même après la destruction de sa société de 1755. C'est de cette façon que les Acadiens appartiendront toujours à la mer parce qu'elle est l'instrument pour former et créer la culture acadienne. Elle fait partie de la culture fondamentale acadienne, la source à laquelle les Acadiens peuvent puiser dans les moments de désespoir. Selon Maillet, le fait que les Acadiens trouvent un sentiment d'appartenance grâce à la mer renforce l'idée que la nature constitue l'appartenance fondamentale de l'esprit acadien.

Même si Maillet a établi la mer comme appartenance fondamentale pour les Acadiens, Chiasson reprend cette idée et remarque comment la nature est aussi un espace "entre" dans les

---

<sup>36</sup>Maillet, Antonine, "6" *Pélagie-la-Charrette: Roman* (Ottawa, ON : Leméac, 1979), 113.

provinces bilingues ou seulement anglophones. Chiasson se réfère à la nature et à la mer pour démontrer la distance entre les Acadiens des années 70 et leur lien culturel aux légendes acadiennes (des marins). Cependant, cette comparaison diffère des légendes que Maillet a utilisées dans *Pélagie-la-Charrette*. Chiasson propose en fait que la nature et la mer appartiennent à tout le monde et pas seulement aux Acadiens. Suivant la philosophie d'Emanuele Coccia, le monde naturel non seulement fonde la vie humaine, animale, végétale, etc. mais il est aussi responsable de l'identité de tous les êtres vivants, incluant les Acadiens. Coccia écrit : "La plante incarne le lien le plus étroit et le plus élémentaire que la vie puisse établir avec le monde [...] Si c'est aux plantes qu'il faut demander ce qu'est le monde, c'est parce que ce sont elles qui 'font monde'."<sup>37</sup> Si Maillet a proposé que la légende acadienne soit créée par la mer et soit une partie fondamentale de la culture acadienne, elle implique que la légende crée un lien entre sa communauté et l'appartenance. Contrairement aux concepts établis par Maillet, Chiasson considère que ce lien entre la légende et l'appartenance a disparu dans la modernité de l'Acadie. Il propose même que la légende ne rende pas les mêmes effets pour les Acadiens dans une Acadie moderne. Il fait référence à ces "grandes" légendes "épiques" que sa famille lui a racontées et qui décrivaient l'esprit acadien, mais il ajoute que l'on ne découvre pas le sentiment d'appartenance dans ces histoires comme l'exil des Acadiens par exemple. Chiasson cherche à refaire l'appartenance que les légendes ont créée, mais il explique que ce n'est pas possible de recréer cette appartenance dans l'Acadie moderne. La domination de son pays par les anglophones a rendu les Acadiens pauvres et divisés entre l'héritage acadien et la société acadienne moderne. Alors, il écrit que l'Acadie et les Acadiens dans les légendes sont morts, posant la question : comment est-ce qu'on peut trouver le lien entre l'appartenance et la culture

---

<sup>37</sup>Coccia, Emanuele, "Prologue" *La vie des plantes: Une métaphysique du mélange* (Paris, FR : Éditions Payot & Rivages, 2016), 18–21.

quand une partie fondamentale de leur culture n'existe plus? C'est de cette façon qu'il critique la relation entre les légendes acadiennes et la modernité de sa communauté, proposant que l'appartenance acadienne soit liée à la mer et à la nature plutôt qu'aux légendes, même si ces légendes sont nées par la nature. Sa critique des légendes est évidente dans *Mourir à Scoudouc*, où Chiasson emploie la nature de différentes manières.

Il est intéressant d'observer comment Chiasson construit *Mourir à Scoudouc* dans son rapport à la nature, puisque celle-ci se transforme au sein même au fur et à mesure du recueil de poèmes. En mettant le poème *Pour pas que tu t'envoles* au début de son recueil, Chiasson établit l'importance de la nature en la présentant comme un paradis auquel toute sa communauté peut appartenir. Il propose également l'idée que la nature suggère un sentiment de liberté. Il associe la nature avec la capacité de faire ce qu'on veut, une contradiction totale avec la réalité acadienne moderne. En proposant un lien entre la nature et la liberté, Chiasson suggère aussi que la nature possède des éléments domestiques pour la communauté acadienne, où il écrit :

T'as les yeux comme des oiseaux qui vont s'envoler. J'voudrais t'écrire avec des mots nouveaux pour m'entendre dire dans une langue nouvelle que je voudrais réapprendre à parler la langue des oiseaux aux plumes vertes, te dire d'agrandir le paradis, de pousser à deux mains sur les nuages qui font rétrécir le ciel, de découper un soleil pour chaque journée... ; te faire un printemps comme un grand champ de fraises en train de mûrir, pour que tu puisses te poser et faire ton nid sous les bouleaux. Et les nuages qui se décolent du ciel pour aller faire la pluie dans mes yeux, parce que t'as les yeux comme des oiseaux qui vont s'envoler.<sup>38</sup>

Ici, Chiasson non seulement marque la fluidité de la nature, mais aussi propose que la nature offre un espace dans lequel un individu peut se trouver et cultiver son propre paradis. C'est par la nature qu'on est enfin apte à répondre à la question identitaire, découvrant ce que cela veut dire de définir une vraie appartenance selon chaque individu. Il utilise la nature d'une façon qui décrit la beauté du paradis qu'il veut faire pour cette personne (le "tu" qu'il emploie). Il est

---

<sup>38</sup>Chiasson, Herménégilde, *Mourir à Scoudouc* (Moncton, N.B: Les éditions d'Acadie, 1979), 18.

important de noter que Maillet trouve un sentiment de liberté dans les légendes acadiennes, mais que Chiasson suggère plutôt que c'est seulement par la nature qu'on peut trouver la liberté et une vraie forme d'appartenance. La nature crée non seulement une forme d'appartenance entre Chiasson et les autres, mais engendre aussi de la paix.

Plus loin dans *Mourir à Scoudouc*, Chiasson change de perspective sur la nature en commentant non seulement sa temporalité, mais aussi sa capacité d'évoquer la perte dans la communauté acadienne. Au contraire de son poème précédent *Pour pas que tu t'envoies*, qui rapproche la nature d'un espace domestique, Chiasson joue avec cette même notion en proposant que l'ancienne Acadie (l'espace naturel qui fonde la culture acadienne) est morte. Dans *BLEU*, Chiasson décrit la nature d'une manière nostalgique pour renforcer l'idée que l'ancienne Acadie n'existe plus. Il en appelle à des légendes, y compris le rôle de la nature, pour créer un sentiment de nostalgie et en même temps pour suggérer que le lien entre l'Acadie des légendes et l'Acadie moderne est perdu. Dans son poème en prose *BLEU*, on peut lire :

Il n'y a plus d'Acadie. Il n'y a plus de bateau noir dans la mer avec des voiles blanches qui glissent sur l'eau, notre mer, notre atlantique, notre désir de glisser au bout du monde, mais nous sommes au bout du monde. Il n'y a plus de voilier bleu comme celui sur lequel mon père a passé la moitié de sa vie entre le bleu du ciel et le bleu de la mer... Et je suis à me demander si cet équipage prendra la mer un jour avec un soleil dedans, si cet équipage prendra la mer devant ma mère qui prie les madones bleues pour mes péchés blancs et qui ne veut pas voir de sang rouge sur la neige blanche, ni d'étendard noir dans le ciel bleu, ma mère aux ongles brisés d'avoir trop fouillé la terre et qui a peut-être appris déjà à dire PLEASE.<sup>39</sup>

Chiasson présente l'espace "entre" qu'on trouve dans une Acadie moderne. Depuis la déportation de 1755, Chiasson suggère que l'Acadie n'appartient plus aux Acadiens. Il propose plutôt que l'on se tourne vers la nature pour trouver un sentiment d'appartenance. Suivant la philosophie de Coccia, l'existence des humains et des êtres vivants est complètement dépendante de la nature et il observe : "Cette identité entre monde et nature est loin d'être banale. Car *nature*

---

<sup>39</sup>Chiasson, Herménégilde, *Mourir à Scoudouc* (Moncton, N.B: Les éditions d'Acadie, 1979), 41.

désignait non pas ce qui précède l'activité de l'esprit humain, ni opposé de la culture, mais ce qui permet à tout de naître et de devenir, [...] Identifier nature et cosmos signifie tout d'abord faire de la nature, non pas un principe séparé mais ce qui s'exprime dans tout ce qui est."<sup>40</sup> Coccia non seulement suggère que la nature est à la base de notre existence et l'existence de tout, mais il propose aussi qu'elle est la source vers laquelle l'être humain se tourne afin de découvrir sa propre identité. Il explique également que la temporalité de la nature fait le lien entre notre vie et notre compréhension de notre place comme êtres humains dans la vie. Cette idée peut être appliquée aussi à la communauté acadienne. Similairement, Chiasson suggère dans *BLEU* que même si le sentiment d'appartenance entre la nature et les légendes acadiennes n'existe pas encore, la communauté acadienne se tourne vers la nature parce qu'on peut toujours y trouver une forme d'appartenance. De plus, il présente la nature comme une forme contradictoire entre le domicile et la perte parce que cette contradiction décrit l'expérience acadienne elle-même. Les Acadiens trouvent domicile par la perte. Elle pousse les Acadiens à la nature où ils trouvent un domicile et l'appartenance. Chiasson continue à suggérer qu'il faut retourner à la nature parce qu'elle appartient à tous, où on peut toujours trouver un sentiment d'appartenance. C'est de cette façon que sa communauté appartient plus à la nature qu'aux légendes culturelles.

### **Le déplacement et l'état "entre" chez les Franco-Ontariens**

La question de la relation entre la nature et l'espace chez les Franco-Ontariens peut être attribuée au désir de fuir la pauvreté que j'ai abordée dans la première partie de ce mémoire.

Tandis que Dalpé et Desbiens remarquent la pauvreté domestique des communautés

---

<sup>40</sup>Coccia, Emanuele, "Prologue" *La vie des plantes: Une métaphysique du mélange* (Paris, FR : Éditions Payot & Rivages, 2016), 31-32.

franco-ontariennes comme celles de Sudbury ou Timmins, en Ontario, ils montrent que c'est à cause de cette pauvreté qu'ils cherchent à trouver une autre appartenance pour comprendre l'identité individuelle et communautaire. De façon similaire aux Acadiens, ce groupe en marge explore la nature afin de chercher un sentiment d'appartenance qui n'est pas trouvé dans leurs propres communautés. C'est par ce phénomène que Bock, Gilbert et Thériault décrivent l'espace d'appartenance pour la communauté franco-ontarienne comme "sous-locataire", où ils expliquent:

Pis encore, il s'agit d'un pays qui n'appartient pas au poète, qui n'y est que "sous-locataire" (Desbiens, 1995 : 79)... Les routes, les moyens de transport et de communication, particulièrement la télévision, occupent également une place importante. Sans doute ceci découle-t-il du fait que ce pays, comme les lieux qui y sont décrits, est un espace transitoire, un pays "entre". Quoi qu'il en soit, ce qui est assuré, c'est qu'il ne s'agit pas de lieux de mémoire, mais plutôt de lieux communs, comme on distingue les noms propres des noms communs, qui étonnamment deviendront, en raison de son œuvre, des lieux emblématiques.<sup>41</sup>

Encore, la question de "entre" se présente dans le transport et le mouvement, suggérant que ces espaces communs constituent l'appartenance pour ces communautés marginalisées plus que le domicile qui évoque cette pauvreté. Ce n'est pas seulement proposé par Desbiens et Dalpé que le Franco-Ontarien cherche précisément ces espaces "entre" pour trouver une sorte d'appartenance, mais plutôt le regard devrait être placé sur l'envie de quitter la pauvreté pour un espace où l'on peut vraiment s'appartenir. Selon Desbiens, Dalpé, et d'autres auteurs franco-ontariens, cet espace d'appartenance est la nature. C'est par ces espaces "entre" qu'on est non seulement apte à venir à la nature, mais aussi on se trouve habituellement dans ces espaces puisqu'ils font partie de l'appartenance et de l'identité franco-ontarienne.

Dans son poème *HUW 102 (ONTARIO)*, Desbiens renforce la notion que des Franco-Ontariens se trouvent souvent dans des espaces "entre", et qui sont représentés par des

---

<sup>41</sup>Gilbert, Anne, Michel Bock, et Thériault Joseph Yvon, *Entre lieux et mémoire : L'inscription de la francophonie canadienne dans la durée* (Ottawa, ON : University of Ottawa Press, 2014), 346.



espaces comme des chemins, des rues, des autoroutes, etc. Le titre *HUW 102 (ONTARIO)* indique que le je-sujet se trouve sur l'autoroute HUW 102 en Ontario décrivant son expérience pendant qu'il s'aventure loin de son domicile à Timmins. Même s'il quitte sa ville pour la route, Desbiens remarque que son expérience sur le chemin n'est pas nécessairement amusante, mais bien lourde et fatigante. Il commence par présenter cette autoroute comme une façon de vieillir, et aussi de mourir, alors qu'il écrit :

#### HUW 102 (ONTARIO)

vient d'essayer  
de me tuer.

Un vieux gris  
chapeau de cow-boy  
dans une station wagon  
grosse et lâche  
comme un paquebot.

[...]

Pendant un grand bout de temps  
je suis resté planté là comme  
un parcomètre.

Dans mes yeux il y avait  
une notice de violation.

Mon cœur se débattait comme  
une petite bête laissée pour morte  
sur le bord du chemin.<sup>42</sup>

Ces espaces "sous-locataires" décrits par Bock, Gilbert et Thériault ne promettent pas une échappatoire à la non-appartenance, mais constituent une partie fondamentale de l'identité franco-ontarienne qui incarne cette idée d'"entre". Même si on quitte cette réalité en partant de leur communauté, Desbiens propose que la non-appartenance reste avec les Franco-Ontariens. Même s'ils essaient d'échapper à ce sentiment de non-appartenance, ils ne sont pas capables de le faire parce qu'il fait toujours partie de la vie franco-ontarienne. Desbiens souligne que c'est le

---

<sup>42</sup>Desbiens, Patrice, "HUW 102 (ONTARIO)" *Sudbury: (poèmes 1979-1985): Poésie* (Sudbury, ON : Prise de parole, 2013), 188.

besoin d'échapper à ce sentiment de non-appartenance, même si c'est inévitable, qui pousse le franco-ontarien à s'installer dans ces espaces "entre" pour trouver un espace qu'il puisse lui appartenir. Alors, tandis que cet espace cherche à fuir la pauvreté, Desbiens renforce l'idée que l'on ne vit pas nécessairement bien sur l'autoroute, employant des images et des sentiments de la mort pour exprimer ses attitudes envers ces espaces "entre". Ils sont temporaires, et donc rien ne peut vraiment vivre ni grandir, mais tout reste stagnant tandis que le monde passe.

Ce n'est pas que les Franco-Ontariens n'appartiennent qu'à ces espaces de transport, mais ils se tournent vers ces espaces parce qu'ils créent l'opportunité de quitter leur communauté pauvre. De plus, Desbiens suggère que le franco-ontarien trouve un sentiment de domicile dans ces espaces de transport aussi. Ce n'est pas strictement les villes franco-ontariennes qui établissent des espaces de domicile mais c'est aussi dans des espaces "entre" que des groupes marginalisés trouvent ce même sentiment. Quand on pense normalement au domicile, cela implique que cet espace peut fournir un sens à la vie. Par cela, je veux dire des expériences qui évoquent des émotions que l'humain devrait éprouver dans sa vie, y compris la vivacité de vivre et de mourir. Selon Desbiens, l'autoroute doit être considérée comme une forme du domicile pour les Franco-Ontariens parce qu'elle incarne ces éléments du sens de la vie. Elle est apte à rendre ces émotions de vivacité, où Desbiens écrit :

J'étais soudainement très heureux  
de vivre.  
Je tenais à la vie comme Keith Richard  
à sa bouteille de Jack Daniels.  
Je voulais payer un verre à toute la terre  
et après, coucher avec.  
Je voulais lui faire des tas d'enfants  
qui domestiqueraient la voiture et  
inventeraient le cheval.<sup>43</sup>

---

<sup>43</sup>Desbiens, Patrice, "HUW 102 (ONTARIO)" *Sudbury: (poèmes 1979-1985): Poésie* (Sudbury, ON : Prise de parole, 2013), 189.

Il propose que ces espaces "sous-locataires" fassent partie non seulement de la vie pour tout le monde, mais qu'ils tiennent aussi de la valeur pour les groupes marginalisés parce qu'ils donnent l'opportunité d'éprouver la vie dans tout et dans chaque sens. De manière semblable à la charrette de Maillet, Desbiens partage la même idée du vaisseau de transportation (comme sa voiture ou son station-wagon, par exemple) sur la route. Il s'agit d'une entité physique, son domicile, et propose une conception de l'appartenance. Cependant, tandis que Desbiens suggère le transport comme une manière d'appartenance pour la communauté franco-ontarienne, il faut réfléchir au fait que Desbiens ne propose jamais que ces espaces "entre" soulagent la douleur ni la réalité de sa communauté parce que leur marginalisation est évitable. Ces espaces font partie de l'expérience franco-ontarienne où on peut bien trouver de l'appartenance, mais ce n'est en aucun cas une façon d'échapper à des constructions sociétales opprimantes comme ce groupe marginalisé en Ontario.

Alors, Desbiens introduit la contradiction entre la vie et la mort dans les deux dernières strophes de poème pour insister sur cet "entre". Les Franco-Ontariens sont en train de vivre et de mourir en même temps. On trouve un domicile dans ces espaces, mais on ne peut pas soulager la douleur. Desbiens démontre que ces espaces "entre" offrent aux gens marginalisés une chance d'éprouver une vivacité qui manque dans leurs communautés. Cependant, il remarque que cette vivacité, même si elle est ressentie dans des espaces de transport, ne reste pas longtemps. C'est un moment temporaire, et donc Desbiens se trouve encore à retourner à la mort jusqu'au moment où il peut encore se sentir vivant. Dans la dernière strophe, Desbiens écrit :

Ceci n'a pas duré longtemps.  
Une fois l'euphorie passée  
je me suis sauvé dans la nuit du jour  
je me suis faufile entre les sapins humains  
je me suis sauvé en maugréant

en mastiquant la gomme de mes mots  
comme la petite bête que nous sommes tous.<sup>44</sup>

Il démontre que ce mouvement ou ce cycle entre la mort et la vie incarne l'essence du "entre". Ce n'est pas une solution pour quitter les épreuves de la marginalisation, mais une solution temporaire. Si Chiasson suggère l'appartenance par la nature dans la société acadienne moderne, Desbiens renforce l'idée que la nature est la destination finale parce qu'elle est la forme la plus sincère de l'appartenance pour les gens de la marge. Après que cette "euphorie passée" est réalisée, Desbiens propose que la nature soit l'espace auquel les groupes marginalisés retournent parce qu'elle n'est pas temporaire, mais un lieu d'appartenance pour tous. Même si ces espaces "entre" font partie intégrante de la communauté franco-ontarienne et créent un sens d'appartenance, Desbiens explique que la nature est souvent recherchée par la communauté parce qu'elle est l'appartenance universelle. Le philosophe David de Dinant a observé : "Il est évident qu'il y a seulement une substance, qui est commune non seulement à tous les corps, mais aussi à toutes les âmes et les esprits, et qu'elle n'est rien d'autre que Dieu. La substance d'où vient toute âme s'appelle raison ou esprit. Et il est évident que Dieu est la raison de tous les esprits et la matière de tous les corps."<sup>45</sup> Selon de Dinant, c'est à cause de la nature que l'être humain est apte à trouver non seulement l'appartenance, mais aussi un rapport partagé par tous parmi nous-mêmes et notre compréhension de la vie, y compris l'âme et l'esprit. Donc, Desbiens renforce la complexité entre la nature et l'appartenance chez les Franco-Ontariens en posant des questions: Pourquoi est-ce qu'on cherche ces espaces "entres", si le Franco-Ontarien ne peut pas échapper à la réalité de sa vie dans la marge? Quel est le but? Quelle est la destination du

---

<sup>44</sup>Desbiens, Patrice, "HUW 102 (ONTARIO)" *Sudbury: (poèmes 1979-1985): Poésie* (Sudbury, ON : Prise de parole, 2013), 189.

<sup>45</sup>de Dinant, David, *La vie des plantes: Une métaphysique du mélange* (Paris, FR : Éditions Payot & Rivages, 2016), 12.

Franco-Ontarien pour trouver l'appartenance si c'est n'est pas dans sa communauté? Ces groupes marginalisés, comme les Acadiens et les autres groupes francophones de la minorité, se tournent vers la nature pour trouver un sentiment d'appartenance parce qu'elle est le lien universel auquel chacun peut appartenir. Elle est la forme pure de la mort et de la vie, et aussi de l'expérience humaine. Suggérant une égalité entre la nature et le Franco-Ontarien, Desbiens indique que la nature est un espace plus facile où on peut appartenir parce que ce n'est que naturel de trouver l'appartenance dans un espace fondamental de la vie.

### **La libération du “pays sans espoir” : un espace d'appartenance à l'extérieur**

Employant des espaces "sous-locataires", Dalpé remarque que l'état “entre” des communautés franco-ontariennes est une façon de démontrer des raisons pour lesquelles le Franco-Ontarien se trouve continuellement dans un monde de désespoir. Bock, Gilbert et Thériault observent que des villes centrales des communautés franco-ontariennes, précisément la ville de Sudbury, représentées dans des œuvres de Desbiens et Dalpé démontrent un espace non seulement pauvre, mais aussi déprimant. Si Sudbury représente la vie et la réalité des Franco-Ontariens, Bock, Gilbert et Thériault soulignent que :

Effectivement, le Sudbury de Desbiens - qui est en fait la synecdoque de l'ensemble de l'Ontario français - est un monde dur et menaçant... Pour Desbiens, Sudbury est une ville “où la parole danse avec le silence, la parole au / fond d'une bière au fond des mines au fond des / bouches”, une ville où “ il fait trop froid pour / être cute” (*ibid.* : 108). Ces images dessinent bien le portrait d'un “pays sans espoir” (*ibid.* : 138), d'un pays pauvre, désolé, désertique.<sup>46</sup>

---

<sup>46</sup>Gilbert, Anne, Michel Bock, et Thériault Joseph Yvon. *Entre lieux et mémoire : L'inscription de la francophonie canadienne dans la durée* (Ottawa, ON : University of Ottawa Press, 2014), 345-346.

Alors, dans un “pays sans espoir” ou “pauvre, désolé, désertique”, Desbiens et Dalpé suggèrent que la marginalisation empêche les communautés franco-ontariennes de sortir de la pauvreté, et d’améliorer l’avenir de la communauté. Ils abordent plutôt des espaces “entre” ou “sous-locataires” d’une manière d’appartenance et de valeur parce qu’ils offrent aux Franco-Ontariens un espace échappatoire à la réalité déprimante. Ils leur offrent une opportunité de cultiver une vie digne d’être vécue. Dans un certain sens, Desbiens et Dalpé fantasment sur ces espaces, comme une forme de libération en faisant référence à des icônes comme James Dean, par exemple. Ils renforcent la nécessité de se sentir sauvage et libéré dans ces espaces “entre” parce que l’oppression de leur pays “sans espoir”, “pauvre, désolé, désertique” les rend sans vivacité, ni vie, ni avenir. Dans sa pièce de théâtre *Le chien*, Dalpé montre ce fantasme de la route pour commenter la nécessité d’échapper à la vie oppressive et d’aller vers un espace qui promet la libération et l’appartenance : la nature.

Comme Desbiens, Dalpé propose que l’appartenance des Franco-Ontariens soit dans ces espaces “à l’extérieur” ou ces espaces de mouvement. L’extrait entre Jay et son père dans *Le chien* se concentre sur le mode de transport (la moto de Jay, sa Harley-Davidson) comme forme physique du domicile. Similaire à Desbiens qui propose son station-wagon comme l’incarnation du domicile physique, Dalpé introduit l’Harley-Davidson de la même façon pour souligner un sentiment de familiarité et de confort pour Jay. Cependant, la moto n’est pas juste une question de domicile pour Jay, mais elle est le vaisseau de libération de sa maison et de sa vie en Ontario. Pendant le monologue de Jay, il exprime son désir intense pour sa moto en décrivant son départ comme une nécessité plutôt qu’une intention. Sa Harley lui offre l’opportunité de quitter sa vie en Ontario. Jay démontre son désir de quitter sa maison et sa famille pour la route en expliquant: “C’est que... j’pars sur des ballounes, Pa... des ballounes écœurantes. J’partis icitte en courant,

pis j'ai pas arrêté de courir depuis. Sept ans, t'sais. Sept ans de trips de fou d'un bout à l'autre du Canada pis des États..."<sup>47</sup> Il explique que cette nécessité de quitter sa vie dans la communauté franco-ontarienne, y compris sa famille, pour une vie de la route renforce cette idée de la non-appartenance chez les Franco-Ontariens. Dalpé souligne également que c'est par cette non-appartenance que Jay exprime fortement son désir de courir et de continuer à s'éloigner de sa famille pour non seulement échapper à la pauvreté de sa communauté mais aussi pour chercher un sentiment de vivacité pour la première fois dans sa vie. Donc, sa Harley Davidson agit comme un nouveau domicile de la route et comme une forme de libération pour Jay, le déplaçant d'un espace à l'autre et le soulageant de sa vie de marginal. Comme manière d'échapper à sa pauvreté, Jay se trouve souvent dans ces espaces "entre", indiquant comment le domicile est trouvé dans ces espaces au lieu de son propre domicile dans la ville ou dans sa communauté franco-ontarienne. Dalpé montre la contradiction entre la notion traditionnelle ou orthodoxe du mot "domicile" en comparant la Harley-Davidson avec sa maison pour démontrer comment il appartient plus à ces espaces qu'à sa propre communauté. Il est désespéré de trouver une sortie ou une pause dans ses luttes de sa réalité dans la marge.

Cependant, suivant la même idée que Desbiens, Dalpé observe que ces espaces ne permettent pas d'échapper à la pauvreté de la vie franco-ontarienne. Même s'il a trouvé une façon de se libérer de sa vie en Ontario, c'est juste temporaire. La pauvreté le suivra toujours puisqu'il s'agit d'une pauvreté existentielle. Jay doit trouver une façon de travailler chaque fois qu'il quitte sa ville pour n'importe où. De plus, Dalpé observe que ces espaces de mouvement sont des manières de fuir, mais Jay ne sera jamais libre de la vie minoritaire. Alors, Dalpé pose des questions : Pourquoi Jay décrit-il sa Harvey de cette manière? Pourquoi a-t-il passé beaucoup de

---

<sup>47</sup>Dalpé, Jean-Marc, *Le chien* (Sudbury, ON: Prise de Parole, 1987), 44.

temps à travailler sur sa moto? Selon Dalpé, sa Harvey est non seulement un domicile pour Jay, mais elle est aussi apte à ramener Jay à l'espace où il veut vraiment aller: la nature. Dans le passage suivant, Jay fait le lien entre sa moto et des icônes de la libération parce qu'il essaie de convaincre sa famille et lui-même qu'il se sent plus libéré quand il est loin de sa maison en Ontario. Cependant, il reconnaît également qu'il fait toujours partie d'un groupe marginalisé à chaque destination, ne le rendant pas libéré mais encore dans cet espace ou cette mentalité de non-appartenance. Jay s'exclame:

J'travaille quatre, six, semaines, deux moins ; douze, quatorze heures par jour ; pis j'me ramasse de cash, pis j'sacre mon camp, pis j'vire une brosse ou deux ; puis j'suis lucké pour les jobs, ça pas d'bon sens, quand j'commence à manquer d'argent, y'a toujours quequ'chose de payant qui s'pointe. L'Amérique Tabarnac ! Free Spirit ostie ! James Dean Easy Rider Sacramento ! J'en ai eu un. L'ai gagné d'un noir dans une partie des cartes en Alabama où j'travailais sur une pipeline. Y'avait moé pis ces trois noirs-là dans la chambre de motel où j'restais... Tout le monde m'appelait "Frenchie" de toute façon... C'était le soir de la paie... Do or die!... Pis je l'ai gagné sa chriss de scrap. Une vieille Harley des années cinquante, rouillée, maganée, ça faisait peut-être dix ans qu'elle avait pas bougé... Tous les jours, j'travailais deux, trois heures dessus après mon shift... Pis quand j'ai fait mon premier tour avec... Oh chriss ! ... J'me suis rendu jusqu'à San Francisco là-dessus. Cent milles à l'heure qu'à faisait sur les lignes drettes dans le désert, la vieille Harvey ! Pas un chat su'a route. Pas un nuage dans le ciel. Chriss, le monde est beau à cent milles à l'heure. L'espace. J'roulais pas, j'flottais. J'flottais pas, j'volais. Un ange ! Pareil comme un ange ! C'est à ça que j'pensais à cent milles à l'heure. Pas de casque. Le ciel tout bleu. Les montagnes...<sup>48</sup>

À la fin de la journée, Jay court entre une destination et une autre pour trouver la vivacité manquée dans sa vie en Ontario, et pour quitter la pauvreté ou la douleur de sa communauté en marge. Cependant, ce n'est pas suffisant pour lui parce qu'il ne peut pas échapper au fait qu'il fera toujours partie de la marginalisation. Selon Desbiens, Chiasson, et Maillet, c'est seulement par la nature que les marginalisés trouvent l'appartenance, et Dalpé n'est pas une exception. Même si Jay va d'une destination à l'autre, il conduit sa Harley-Davidson pour être plus proche de la nature. La nature libère Jay de la communauté qui est toujours en train de tuer son esprit, mais elle est aussi une partie fondamentale de l'expérience humaine. Elle est l'appartenance universelle pour les gens marginalisés. Même si la destination n'est pas la nature elle-même

---

<sup>48</sup>Dalpé, Jean-Marc, *Le chien* (Sudbury, ON: Prise de Parole, 1987), 44-46.



comme une forêt ou une plage, Dalpé explique que c'est dans ce rapport entre le voyage et la nature que Jay trouve un sentiment d'appartenance. C'est sur sa moto, entre deux destinations, entouré de la nature que Jay se sent une appartenance dans le monde. De plus, Dalpé introduit la contradiction entre la mort et la vie dans ces espaces "entre". On va vers la nature pour trouver la vivacité, parce que la pauvreté dans des communautés minoritaires est la raison de la mort de l'esprit franco-ontarien. C'est seulement par ces modes de mouvement ou de transport que Jay se trouve entre la mort et la vie. Ces espaces incarnent l'état "entre" parce qu'ils mènent les Franco-Ontariens d'un espace à l'autre, proposant l'espace de mort comme les communautés marginalisées et leur pauvreté, et l'espace de vie comme la nature et sa force fondamentale sur l'expérience humaine. Ces espaces font partie du lien entre l'identité franco-ontarienne et l'appartenance parce qu'ils montrent juste comment l'oppression de ce groupe mène le Franco-Ontarien à un espace à l'extérieur de la communauté au lieu de vivre dans la pauvreté.

### **Le rapport entre l'espace et l'appartenance**

L'espace compte comme une partie intégrante de l'identité des communautés acadiennes et franco-ontariennes. L'espace naturel et l'espace "entre" fournissent non seulement un monde physique pour les gens de la minorité, mais établissent aussi un esprit d'appartenance pour chaque communauté. Le fait que la nature est un espace partagé par tout renforce l'idée que tout le monde est capable d'appartenir à un espace naturel. Elle évoque non seulement des éléments culturels, mais rappelle aussi que ces groupes minoritaires visent une appartenance universelle, précisément dans des temps de désespoir et de perte. Tandis que la nature est la forme la plus sincère d'appartenance, son universalité promet à ces communautés une chance d'appartenir à

une entité quand ils se trouvent souvent dans la non-appartenance. Dans la section finale, j'expliquerai comment l'aliénation et l'exil jouent un rôle dans la littérature acadienne et franco-ontarienne. Je présenterai comment la majorité contribue à la marginalisation de ces communautés minoritaires, et comment elle influence l'identité minoritaire.

### CHAPITRE III

#### L'EXIL DE LA MARGINALITÉ: UNE APPARTENANCE ALIÉNÉE

Je demeure l'étranger  
celui qui n'est pas de cet ici là  
qui passe sans laisser de traces ou peu  
qui sort d'autres climats  
respire d'autres paysages  
n'est pas tout à fait à l'aise dans le décor  
prend un peu plus de temps à traverser la  
rue<sup>49</sup>

Jean-Marc Dalpé

L'aliénation et l'exil marquent profondément la culture acadienne et franco-ontarienne. Si on regarde l'aliénation et l'exil comme des aspects partagés et également comme des concepts définissants de l'authenticité, il est possible de dire que ces deux thèmes ajoutent à la relation complexe entre l'individu et son sentiment d'appartenance. De plus, l'aliénation et l'exil sont des caractéristiques qui déterminent non seulement la minorité de la majorité, mais aussi distinguent et soulignent la manière dont chaque groupe définit leur identité culturelle. Le dictionnaire *Larousse* décrit l'exil en matière de séparation entre une appartenance et un individu qui appartient à cette entité, rendant l'être dans un état d'«étrangeté»:

1. Situation de quelqu'un qui est expulsé ou obligé de vivre hors de sa patrie ; lieu où cette personne réside à l'étranger ; bannissement ; déportation ; expatriation ; ostracisme ; proscription ; relégation. 2. Situation de quelqu'un qui est obligé de vivre ailleurs que là où il est

---

<sup>49</sup>Dalpé, Jean-Marc, "Paris" *Et d'ailleurs* (Sudbury, ON : Prise de parole, 1984), 23-24.

habituellement, où il aime vivre ; ce lieu où il se sent étranger, mis à l'écart ; éloignement - isolement - séparation<sup>50</sup>.

L'exil mène à l'isolement et le *Larousse* ajoute que l'aliénation est un résultat de l'exil. Si l'exil est la manifestation concrète qui sépare l'individu ou la collectivité, l'aliénation constitue la perte spirituelle. *Larousse* la définit comme: "1. Transmission volontaire ou légale à autrui de la propriété d'un bien ou d'un droit ; cession. 2. État de quelqu'un qui est aliéné, qui a perdu son libre arbitre. 3. Situation de quelqu'un qui est dépossédé de ce qui constitue son être essentiel, sa raison d'être, de vivre ; perte."<sup>51</sup> Cette perte par l'aliénation démontre une sorte de changement, laissant l'individu ou la collectivité sans une partie fondamentale de leur identité culturelle. De plus, ce changement crée la notion de "processus d'identification sociale". Allard, Deveau et Landry explique que:

le processus d'identification sociale les amènera à se voir comme membres de ces catégories ou à ne pas se voir du tout de la sorte. En s'identifiant au groupe, elles tendront à envisager ces catégories dans le cadre d'une relation "nous-eux". De plus, suivant la théorie de l'identité sociale, la catégorisation sociale est normalement associée à un processus de comparaison qui vise l'atteinte d'une identité sociale positive. Le "nous"... est comparé au "eux" (l'exogroupe) tout en cherchant à attribuer une connotation positive au "nous".<sup>52</sup>

En établissant la relation entre "nous" et "eux" par l'identification sociale, on distingue non seulement des caractéristiques culturelles, mais l'on reconnaît aussi l'exclusivité de leur groupe par la marginalisation. Dans le cas des minorités francophones, la division entre le "nous" et l'

---

<sup>50</sup>Larousse, Éditions. "Définitions : Exil - Dictionnaire De Français Larousse." Définitions : exil - Dictionnaire de français Larousse, n.d. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/exil/32134>.

<sup>51</sup>Larousse, Éditions. "Définitions : Aliénation - Dictionnaire De Français Larousse." Définitions: aliénation - Dictionnaire de français Larousse, n.d. <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/ali%C3%A9nation/2256>.

<sup>52</sup>Allard, Réal, Kenneth Deveau, et Rodrigue Landry, "Engagement identitaire francophone en milieu minoritaire" *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada* (Montréal, QC : Fides, 2008), 76.

“eux” est plus profonde quand il y a plus d’un seul exogroupe. Malheureusement, la sévérité de cette division est renforcée par l’exil, démontrant les effets de l’aliénation de la minorité par la majorité. Cependant, on propose que c’est dans l’aliénation que des groupes marginalisés partagent ce sentiment de perte.

Dans la dernière partie de ce mémoire, l’on posera les questions: comment trouve-t-on une forme d’appartenance dans l’exil ? Est-ce que l’aliénation est une source d’appartenance pour les communautés marginalisées? Comment est-ce que l’aliénation devient une dimension de la culture de ces communautés marginalisées et francophones? Comment est-ce que la culture est affectée par l’exil? Et enfin, comment trouve-t-on une appartenance collective et individuelle après la perte de la culture?

### **Une aliénation forcée**

La déportation des Acadiens en 1755 constitue une partie fondamentale et cruciale de l’identité et de la mémoire acadienne. Cependant, elle est également la raison pour laquelle les Acadiens se trouvaient aliénés du reste de leur communauté. C’est cette aliénation divisant chaque groupe acadien en différentes régions pendant leur exil, qui est même ressenti dans la communauté d’aujourd’hui. Comme la mémoire et l’espace “entre”, ce type d’aliénation appartient seulement aux Acadiens parce qu’il est un moment fondateur de la culture, de l’histoire, et de l’identité. C’est une aliénation différente de celle des Franco-Ontariens parce qu’elle est seulement partagée par la communauté acadienne, même s’il y a des similarités entre les deux minorités francophones. Il est curieux de noter comment cette minorité a navigué dans l’exil tandis qu’elle préservait les autres caractéristiques de leur culture. Selon Maillet, c’est la

façon dont les Acadiens ont priorisé la vie et la survie dans leur exil qui souligne le changement de leur culture et conséquemment leur héritage. Suivant la philosophie d'Emanuele Coccia sur la notion de maison, il propose que la maison elle-même ne définit pas une personne, mais c'est le faire-maison qui détermine l'identité. Le déménagement montre mieux l'identité parce que cet acte offre une plus grande valeur à chaque objet choisi. Ces objets choisis créent l'atmosphère de vie, et par conséquent celle-ci reflète l'identité de l'individu. Coccia décrit ce processus "de faire-maison" ainsi :

C'est en déménageant que j'ai appris cela. Cela semble être une évidence, mais c'est le déménagement qui fait la maison. Et cela pour une raison très banale : nous avons toujours été des étrangers devant les maisons que nous avons ensuite aimées et habitées. Nous sommes toujours entrés dans nos maisons du dehors. Nous sommes aussi et surtout des étrangers devant notre propre bonheur : il est illusoire de penser que celui-ci se trouverait en nous... Il n'y a rien de naturel dans notre bonheur. C'est au contraire en essayant d'être heureux que s'amorce cet acte de manipulation de soi et de raffinement que nous appelons culture.<sup>53</sup>

Cependant, cette notion d'identité par le déménagement devient complexe quand les circonstances du déménagement changent. Comment le faire-maison change quand le déménagement est forcé? N'y a-t-il aucune chance de faire-maison en exil? Comment ce changement affecte-t-il l'identité? Maillet pose ces questions et commente la dynamique de l'identité acadienne en exil après le déménagement de son peuple en 1755.

Selon Maillet, l'aliénation des Acadiens en exil présentera toujours une lutte entre la survivance et la préservation de leur culture. Elle se concentre sur l'aliénation comme une partie de l'identité acadienne, précisément comment l'aliénation par l'exil a forcé les Acadiens à faire des sacrifices. Dans *Pélagie-la-Charrette*, elle fait référence à l'ancienne Acadie et à l'Acadie en exil pour souligner qu'il y avait un changement après 1755 : celui-ci portant non seulement sur les différentes manières de survivre, mais aussi sur la perte de la culture et de l'identité pendant

---

<sup>53</sup>Coccia, Emanuele, "Déménagements" *Philosophie de la maison: L'espace domestique et le bonheur* (Paris, FR: Éditions Payot & Rivages, 2021), 27.

leur exil. Elle incorpore des éléments de l'ancienne Acadie qui incarne la culture acadienne (comme la religion, la musique, des possessions physiques, etc.). Les Acadiens étaient toujours en train de perdre ou de sacrifier ces éléments comme façon de survivre. Il faut noter que tous ces éléments développent un sens d'appartenance dans la communauté acadienne et construisent une partie fondamentale de la culture. Dans le passage suivant, Maillet décrit la signification des matériaux que Pélagie et sa famille ont apportés après la déportation, ces objets sont un lien entre la vie ancienne et la vie en exil. Pélagie suggère même que le coffre qui contient tous ces objets culturels est sacré et est une métaphore de l'identité acadienne parce qu'il porte et incarne des éléments de l'identité acadienne. Cependant, ces objets sont menacés quand ils sont en face d'une situation de survie. Maillet écrit :

Pacifique et Jeanne Bourgeois serrèrent les dents. Céline ouvrit les ailes. Les Allain s'accrochèrent à leur crucifix, on ne pouvait pas sacrifier le crucifix, unique objet du culte, symbole sacré, on ne pouvait point faire injure à Dieu et à ses saints. Restait le coffre et le violon... L'heure était venue : le coffre et la vie... Non, pas possible. Les Bourgeois n'allaient pas, à portée du but, après six ans de râles et d'agonie, tout compromettre encore un coup. Pas possible... Les Bourgeois s'assirent encore une fois sur le coffre et n'ouvrirent plus la bouche. C'est leur descendance, un siècle plus tard, qui devait se le passer, le coffre, de veillée en veillée, de maçonnerie en cheminée, chacun y ajoutant un écu, une perle, un louis d'or. Au point qu'on aurait pu y enfourner toute la vallée Port-Royal, dans le coffre de la Déportation, si on avait laissé la bride sur le cou aux conteurs de siècle suivant. Le coffre allait devenir un oratoire, une église, une cathédrale. Et c'est ce qui le perdit...<sup>54</sup>

Chaque fois qu'un des objets culturels est perdu, une partie de l'identité acadienne l'est aussi. C'est donc pour cette raison que le coffre devient de plus en plus sacré, et elle fait référence à "un oratoire, une église, une cathédrale". Même si c'était un choix de sacrifier ces éléments, Maillet considère qu'un choix forcé à cause de leur exil. Cette perte est partagée par tous les Acadiens parce que la culture acadienne, même aujourd'hui, est construite ou axée autour de la perte. La survie par le sacrifice fait partie de l'identité acadienne. De plus, la menace qui pèse sur

---

<sup>54</sup>Maillet, Antonine, "11" *Pélagie-la-Charrette: Roman* (Ottawa, ON : Leméac, 1979), 214-215.

la culture acadienne explique le désir de la communauté à préserver et reprendre ces aspects perdus.

Maillet suggère que même si ces sacrifices étaient essentiels pour la survie de son peuple, ils sont également responsables de la mort officielle de la culture de l'ancienne Acadie. Dans les passages suivants, elle décrit que ce "paradis perdu" ne sera jamais réclamé parce que la culture a complètement changé en exil. Si des gens en exil ont perdu des aspects de leur culture pour survivre, Maillet pose des questions : comment est-ce qu'on peut réintégrer la culture de l'ancienne Acadie quand cette même culture n'est plus la même qu'avant? Est-il possible de suggérer que la culture peut être recréée quand tous les éléments qui la définissaient furent perdus? Elle décrit :

Le coffre grimpa la passerelle et partit en chaland vers l'autre rive. C'est le violon qui céda. Pas le crucifix, nenni, les Allain étaient aussi têtus que les Bourgeois, et puis le crucifix, c'est de la religion. On sacrifia le violon, le violon qui avait chanté les noces, accordé les veillées, accompagné les morts jusqu'à leur repos éternel... C'était pas une honte, un coffre contre un violon ? Pélagie avait laissé faire ça ? Pélagie laissait faire la vie parce qu'elle savait bien qu'en dernier ressort, on lui sacrifie tout, coffre compris... Une seule chose sûre : les héritiers des Bourgeois gratteront chaque recoin du XIXème siècle pour y trouver trace d'un trésor qui prenait de plus en plus la forme d'un paradis perdu.<sup>55</sup>

Selon Maillet, ce n'est pas possible de revenir à l'ancienne culture, mais elle fait maintenant partie de l'histoire, de la mémoire et de l'identité des Acadiens. L'aliénation est non seulement responsable de la perte de la culture acadienne, mais elle est aussi responsable de ce changement ou de cette altération. C'est le point de départ officiel entre l'ancienne Acadie, l'Acadie en exil, et l'Acadie nouvelle. Dans *Pélagie-la-Charrette*, Maillet utilise les deux personnages de Bélonie-le-Vieux et Pélagie comme exemples de comparaison générationnelle entre l'ancienne Acadie et l'Acadie en exil. Même si les deux font partie de la communauté acadienne, y compris l'histoire, la culture et la mémoire partagée, il y a un moment où Pélagie reconnaît que

---

<sup>55</sup>Maillet, Antonine, "11" *Pélagie-la-Charrette: Roman* (Ottawa, ON : Leméac, 1979), 215.



l'ancienne Acadie est morte. Dans ce passage, Maillet emploie encore les charrettes de Pélagie et de Bélonie-le-Vieux comme métaphores de la communauté acadienne, mais elle remarque la lutte de la charrette de Bélonie-le-Vieux en exil. Elle écrit :

Un reste de peuple errait à travers plaines et vallées, grignotant les dernières racines pourries, les derniers brins de plantes surgies par hasard entre les failles des rochers... Et Pélagie se mit à craindre pour Grand'Pré. Si on allait perdre la meilleure graine en route, que sèmerait-on, rendu au pays ? Les charrettes ne traînaient plus que des quartiers de familles, des retailles de l'ancienne Acadie... Pélagie jeta un œil dur à Bélonie-le-Vieux, de plus en plus vieux, qui jonglait avec la Mort depuis le départ de la charrette des marais de Géorgie. Et pour la première fois, elle se demanda... laquelle charrette gagnerait la course : la sienne ou celle du vieux radoteux de Bélonie ? En ce jour de juillet 1776, quand toutes les cloches d'Amérique se mirent à sonner l'indépendance et la liberté, l'Acadie se méprit et crut entendre les glas.<sup>56</sup>

En faisant référence aux “glas”, les cloches utilisées pour marquer et signaler la mort, Maillet commente le fait que même si les Acadiens essayaient de garder leur culture quand elle était constamment menacée en exil, c'était inutile et la mort de cette partie de leur culture était inévitable. La seule façon dont cette communauté aurait pu survivre était en abandonnant des parties de leur culture pour continuer à avancer. Selon Maillet, cela veut dire que ces sacrifices ont mené la culture acadienne à sa nouvelle identité : leur identité en exil. Selon Clarke, cette nouvelle identité était conduite aussi par l'acculturation et l'assimilation des groupes majoritaires qui tenaient le plus de pouvoir et de contrôle en Amérique du Nord : les Britanniques et les Américains anglophones. Il souligne que ce changement ou cette “rupture” de la vie et de la culture acadienne par l'acculturation et l'assimilation comme moyens de survivre non seulement a rendu la communauté isolée l'une de l'autre, mais aussi a provoqué une division générationnelle entre les “noyaux Acadiens” et les Acadiens des générations précédentes ou les Acadiens en exil, comme il explique :

Pour la masse acadienne aussi, toutes ces transformations ne se faisaient pas sans peine. La réalité ambiante (celle de l'industrialisation et de l'exode vers les villes), la condition acadienne (celle de la pauvreté et de la "minorisation") et les obstacles posés par l'État et l'épiscopat catholique

---

<sup>56</sup>Maillet, Antonine, “11” *Pélagie-la-Charrette: Roman* (Ottawa, ON : Leméac, 1979), 216.

anglo-irlandais entraînent leur lot de misères. La rupture du tissu social acadien fut suivi d'un éclatement culturel, rendu davantage aigu par des décennies d'isolement et par le manque de communication entre les noyaux acadiens. La culture populaire témoignait de ces pressions depuis des décennies déjà - la représentation que se faisaient les Acadiens d'eux-mêmes était en mutation, en butte à l'acculturation puis à l'assimilation.<sup>57</sup>

Similaire à Clarke, Maillet ajoute que ces sacrifices, même s'ils étaient nécessaires pour la survie de sa communauté, ont altéré l'identité de sa culture. Cependant, le fait qu'ils étaient forcés à faire des sacrifices culturels fait maintenant partie de leur propre identité.

### **L'exil par la modernité : les effets de l'acculturation et de l'assimilation**

Si l'on fait un lien entre l'aliénation et la culture acadienne, il faut comprendre le lien entre l'aliénation et la modernité de la communauté. Chiasson montre comment la modernité de l'Acadie des années 70 crée un différent type d'aliénation ou d'exil dans un pays bilingue, mais dominé par l'anglophonie. On voit comment leur culture risque toujours d'être sacrifiée parce qu'ils sont encore aliénés dans leur propre pays ou province. Même si l'anglophonie joua un rôle dans l'aliénation des Acadiens en exil, c'était vraiment la séparation de la communauté qui a rendu les Acadiens vulnérables et par conséquent les a laissés dans une position où ils ont dû sacrifier leur culture pour la survie. Chiasson considère que les Acadiens ne sont jamais descendus de leurs charrettes après être retournés en Acadie. L'aliénation de leur peuple demeure même dans la modernisation de leur société, mais d'une manière différente de celle en exil.

Biron, Dumont et Nardout-Lafarge considèrent que, "Chez les plus jeunes, il s'agit d'abord de

---

<sup>57</sup>Clarke, P. D. , " "Sur l'empremier", ou récit et mémoire en Acadie " *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux* (Québec, QC: Les presses de l'Université Laval, 1994), 17-18.

dire l'aliénation contemporaine."<sup>58</sup> Cette aliénation contemporaine suggère un déplacement de la communauté, même si le peuple acadien reste dans la région acadienne d'origine. La modernité de la région et de la société acadienne par la domination anglophone ratifie notre perception et notre compréhension traditionnelle du mot "aliénation" chez les Acadiens. D'ailleurs, Chiasson ajoute que ce déplacement illustre l'ampleur de l'aliénation contemporaine et a des effets sur la culture acadienne.

Dans les poèmes *Mourir à Scoudouc*, Chiasson démontre la modernité comme une source d'aliénation entre les deux groupes qui occupent la région acadienne : les anglophones dominants et les francophones marginalisés. Selon lui, c'est évident qu'il y a une division de pouvoir inégale entre les deux groupes. Cette division montre non seulement les effets de l'inégalité sur la communauté marginalisée, mais explique aussi la manière dont la modernité rend les Acadiens aliénés dans la société du Nouveau-Brunswick. Dans son poème *NOIR*, Chiasson décrit la vie francophone parmi les anglophones comme étant sombre et lugubre, établissant ainsi une distance entre les francophones et les anglophones. Cette existence est sans vie, étouffante et contraignante, où ce n'est pas possible de cultiver une culture. Il écrit :

Les anglais qui marchent lentement, en sécurité dans leur pays, dans leurs cathédrales, dans leur religion, dans leurs droit dans le chemin du roi, de leur roi sur les billets d'argent vert, vert anglais comme vert de gris, de Londres gris. Les anglais qui marchent dans leur lumière, les orgues, les violons, les voix qui pompent comme des couleurs de régiments numérotés, comme des couleurs pendues au bout des bâtons et plantées dans les murs des cathédrales d'acier érigées pour durer jusqu'à la mort, la mort noire dans les limousines noires qui tournent aujourd'hui en noir et blanc, qui tournent au mauvais temps.<sup>59</sup>

---

<sup>58</sup>Biron, Michel, François Dumont, and Élisabeth Nardout-Lafarge, "La nouvelle francophonie canadienne" *Histoire de la littérature québécoise* (Montréal, QC : Boréal, 2014), 569.

<sup>59</sup>Chiasson, Herménégilde, "ET...NOIR" *Mourir à Scoudouc* (Moncton, N.B: Les Éditions d'Acadie, 1979), 45.

Ici, Chiasson présente l'idée de "nous" et "eux", alors qu'il y a une séparation entre des gens du pouvoir et des gens marginalisés. C'est de cette façon qu'il propose non seulement une séparation entre les deux groupes, mais en même temps propose que le groupe dominant provoque un sentiment de menace, où l'"eux" est perçu comme dangereux et dommageable envers le "nous". C'est intéressant de noter que les anglophones sont décrits comme une espèce envahissante, renforçant encore plus la division entre "eux" et "nous" comme un groupe qui serait en train de menacer l'autre. En décrivant "Les anglais qui marchent lentement...vert anglais comme vert de gris, de Londres gris", Chiasson évoque des gestes pour montrer la manière dont la culture anglaise se développe avec succès comme une plante poussant dans une terre riche. Il introduit même la dualité du mot "vert" en faisant référence aux Anglais comme établissement réussi par l'argent et comme la plante la plus saine de la région. Cependant, Chiasson attribue le succès des anglophones au détriment de la culture et de la vie acadienne. Leur croissance empêche les Acadiens de grandir et d'établir leur propre communauté.

Chiasson décrit non seulement le désespoir et la tristesse face au constat de la menace qui pèse sur les francophones, mais il ajoute aussi que les anglophones ont établi des institutions culturelles en Acadie. On se rappelle que Maillet relève qu'il était difficile de garder la communauté ensemble, lorsqu'elle était en exil parce que les institutions qui protègent la culture acadienne étaient menacées et également sacrifiées. Ces éléments, comme la musique, la religion, le sens de la communauté, etc., sont bien établis pour les Anglais en Acadie conquise. En comparaison avec les Acadiens, la culture anglaise ne sera jamais menacée parce qu'elle est une force dominante. Cependant, Chiasson explique qu'il est facile d'être aliéné lorsque l'on ne possède rien et de plus, quand les seules possessions culturelles sont facilement aptes à être remplacées par le groupe plus puissant. La nature envahissante et dominante de la culture

anglaise ne donne pas aux Acadiens l'opportunité de rétablir des éléments culturels qu'ils ont perdus pendant l'exil, rendant le sentiment d'appartenance plus difficile à créer.

Est-ce plausible de croire que l'appartenance culturelle est possible quand l'espace est partagé et influencé par d'autres cultures? Pour les groupes marginalisés, un "propre" espace n'est pas possible parce que cet espace est partagé avec d'autres groupes marginalisés ou avec la majorité. Selon Gallant, l'espace est plus délimité dans les institutions québécoises que pour les minorités hors du Québec parce qu'elles ont déjà établi un État. Les influences extérieures affectent toujours le Québec, mais pas nécessairement avec la même sévérité que les Acadiens. Gallant indique que l'inégalité dans cet espace partagé rend la communauté acadienne sans opportunité de possession. La domination anglaise de l'Acadie et d'autres influences extérieures limitent la possibilité pour les Franco-Acadiens à obtenir leur propre espace, les mettant plus loin dans la marge. Elle écrit:

Mais les communautés francophones en dehors du Québec n'ont, évidemment, pas d'État. Néanmoins, le degré quel elles possèdent un espace politique propre peut avoir une incidence sur leur capacité à se définir sur des bases civiques et donc potentiellement inclusives des immigrants sur le plan identitaire... une comparaison entre le cas de l'Acadie et celui de la Fransaskoisie, qui diffèrent justement (entre autres) selon la nature de leur organisation politique et selon leur degré de possession d'un espace politique partagé propre.<sup>60</sup>

Pour la société québécoise, il y a déjà une base solide qui définit l'identité et rend la province flexible aux influences extérieures. Pour les communautés acadiennes, cette base n'est pas encore établie à cause de l'aliénation de leur société après 1755. On est plus susceptible d'être influencé par l'anglais, ce qui propose un besoin plus fort de préserver la langue et la culture acadienne. Cette pression exercée sur la communauté marginalisée démontre que les Acadiens n'appartiennent pas à une province entièrement bilingue, mais dominée par l'anglophonie parce

---

<sup>60</sup>Gallant, Nicole, "Communautés francophones en milieu minoritaire et immigrants : Entre ouverture et inclusion," *Revue du Nouvel-Ontario* n° 35-36 (2010) : 76.

qu'ils sont toujours dans un état d'aliénation. C'est de cette manière que Chiasson remarque la fragilité de la culture acadienne, précisément quand c'est difficile de cultiver une culture déjà en risque de se perdre, une culture déjà fragile.

Plutôt, l'assimilation est inévitable, où elle rend la communauté acadienne susceptible de changer et pousse la communauté à s'exiler davantage. Chiasson commente également sur l'étrangeté de sa vie comme un francophone aliéné dans une province qui était le pays natal des Acadiens. Il fait référence à sa communauté comme de la porcelaine, tellement facile à casser, mais en même temps un objet de valeur. C'est dommage qu'une culture riche et authentique comme celle des Acadiens devienne fragile et menacée. De plus, l'assimilation ajoute à la fragilité de la culture acadienne parce que cet autre facteur menace l'authenticité et la survie de la communauté marginalisée. Chiasson écrit :

Je suis parti en m'endormant dans un train de porcelaine fêlée, à travers la noirceur, vers la fin de cette journée-là. Et je me suis réveillé dans un autre pays, avec mes cartes d'identité, avec un crédit incroyable dans une banque étrangère. Une banque qui ouvre à minuit et ferme à huit heures, des carnets de chèques pour acheter des champs d'étoiles. Des gens qui me demandent la couleur du ciel, des gens qui me demandent si ça a bien marché, des gens qui me demandent l'heure. Et moi qui leur répond ce qu'ils veulent entendre.<sup>61</sup>

Il est intéressant de noter qu'il emploie l'image de la porcelaine en faisant référence à la survivance de sa culture, mais aussi comme un des objets sacrifiés par les Acadiens en exil. Comme Maillet l'a établi, ces objets démontrent les priorités dans la communauté acadienne et expliquent comment l'exil et l'aliénation ont forcé les Acadiens à sacrifier des parties de leur culture afin de survivre. Chiasson propose que même dans la modernisation de sa société, l'appel à protéger ces possessions suggère qu'ils demeurent encore en exil. De plus, il ajoute que cette nécessité est plus pressante qu'avant parce que sa culture est constamment menacée dans la

---

<sup>61</sup>Chiasson, Herménégilde, "COEUR EN ACIER" *Mourir à Scoudouc* (Moncton, N.B: Les Éditions d'Acadie, 1979), 46.

modernisation de l'Acadie par la présence dominante de l'anglais. Selon Chiasson, sa culture est à un moment où la préservation est cruciale pour la survie de sa communauté parce que sinon, elle va disparaître ou être absorbée complètement par l'anglophonie.

En reprenant Emanuele Coccia et son concept du “faire-maison”, le faire-maison acadien que Chiasson démontre dans l'Acadie des années 1970 est similaire à celui des Acadiens en exil après 1755 que Maillet a présenté dans *Pélagie-la-Charrette*. Chiasson pose la question : est-ce que les Acadiens se sont vraiment libérés du sentiment de l'exil après être tant retournés en Acadie? Dans ses œuvres, il répond que ce n'est absolument pas le cas. Chiasson suggère que l'exil fera toujours partie de la culture acadienne. Il considère que les Acadiens restent toujours en exil à cause de l'anglophonie dominante. C'est pour cette raison que le faire-maison de l'Acadie des années 1970 ressemble à celui des Acadiens en exil. Coccia explique :

Le déménagement démontre ceci : les maisons n'existent pas ; seul existe le faire-maison, un très long ballet de domestication réciproque de choses et de personnes. La maison correspond à une autodomestication de nous-mêmes pour nous adapter au monde dans lequel nous vivons, et inversement, à la domestication du monde pour le transformer en un vêtement, un costume qui adhérerait à nous jusqu'à se confondre avec notre anatomie et notre image.<sup>62</sup>

Ici, la relation entre la maison et le bonheur est une façon d'exprimer la morale et l'identité de l'individu. Il suggère que la maison, ou plus précisément le “faire-maison”, est une représentation non seulement de l'identité, mais aussi de nos manières d'interagir avec le monde. Selon Coccia, le déménagement est la meilleure façon de montrer cette relation parce que c'est par le déménagement qu'on choisit des objets qui ont une valeur dans la vie. Cependant, je mets au défi ce concept en posant la question : comment est-ce qu'on peut construire un faire-maison et garder la relation du bonheur quand le déménagement est forcé? Créer une identité par le faire-maison est totalement changée et radicalisée quand le déménagement est forcé sur un

---

<sup>62</sup>Coccia, Emanuele, “Déménagements” *Philosophie de la maison: L'espace domestique et le bonheur* (Paris, FR : Éditions Payot & Rivages, 2021), 29.

groupe. Si l'on change la dynamique du déménagement, la relation entre la maison et le bonheur change aussi. Le bonheur n'en fait pas partie et il est remplacé par autre chose. Dans le cas des Acadiens, leur déménagement forcé a causé un déplacement du bonheur vers la survivance. Le déménagement a dévasté non seulement le mode de vie de la communauté acadienne, mais il a aussi reconfiguré la façon dont les Acadiens construisent et considèrent leur identité. C'est ici que l'on constate la valeur des possessions des Acadiens en exil. Ces possessions contenaient non seulement symboliquement leur culture, mais elles furent perdues en échange de leur survie. C'est de cette manière que Maillet et Chiasson constituent un faire-maison pour reprendre l'expression de Coccia.

### **L'extérieur de la marge: l'aliénation partout**

Une bonne façon d'aborder l'aliénation du groupe franco-ontarien consiste à s'intéresser au poème *Pays de personne* par Patrice Desbiens puisqu'il incarne la complexité de la marginalisation des communautés franco-ontariennes. Ce poème définit l'expérience franco-ontarienne en ce qu'il décrit l'aliénation et l'exclusion de la communauté par deux groupes : les Québécois et les Ontariens anglophones. Il est difficile de trouver une forme d'appartenance quand on est constamment rejeté par une grande partie de la communauté francophone au Canada (les Québécois) et la majorité canadienne (les Ontariens anglophones). Desbiens suggère que ce rejet provoque un exil mental, un état "entre" ou sans-abri.

D'une manière semblable aux Acadiens, Desbiens parle de la pauvreté comme un aspect fondamental de sa communauté. Dans le poème suivant, il ouvre sur son quotidien à Timmins :

Au dépanneur Dorval :  
une bouteille de Cousins de



France  
Un paquet de cigarettes et  
une couple de cannes de binnes.  
Ça fait vingt piastres.  
Je fouille dans mes poches et  
je ne trouve que des roches.  
Des roches de Sudbury.  
Des roches de Timmins.<sup>63</sup>

En ouverture de poème, il établit une distinction entre les francophones en Amérique du Nord et ceux d'Europe. Dans la première strophe, il établit non seulement une séparation entre les deux communautés, mais il renforce aussi l'aliénation rendue par la séparation entre la France et les communautés francophones dans tous les coins du monde. De plus, il remarque les effets de cette séparation et de cette aliénation en commentant la pauvreté de sa communauté. Il utilise "des roches" comme type de devise, suivi par les deux villes franco-ontariennes : Sudbury et Timmins. Dans l'extrait suivant, Desbiens fait référence à un "chien". Ce thème est récurrent dans les œuvres franco-ontariennes, et notamment chez Jean-Marc Dalpé. Dans sa pièce de théâtre *Le chien*, Dalpé utilise le chien comme une métaphore de la communauté franco-ontarienne, alors que l'animal devient de plus en plus sauvage, agressif, et violent pendant que la pièce progresse. C'est de cette manière que Desbiens considère que la pauvreté est une constante de la communauté, ce qui laisse les Franco-Ontariens dans un état aliéné et sauvage. Il écrit :

c'est de l'argent franco-ontarien  
c'est quoi le taux de change?  
Le chien me regarde  
comme si j'étais une canne de

---

<sup>63</sup>Desbiens, Patrice, "Le pays de personne" *Poèmes anglais: Suivi de Le pays de personne ; Suivi de La fissure de la fiction: Poésie* (Sudbury, ON : Éditions Prise de parole, 2010), 120.

Docteur Ballard.<sup>64</sup>

En utilisant ce thème dans cette strophe, Desbiens fait le lien entre la pauvreté des Franco-Ontariens et le chien pour démontrer comment cette pauvreté, cette aliénation a rendu sa communauté sauvage, délirante, et exclue. Desbiens explique également que cette aliénation n'est pas seulement causée par l'exclusion de sa communauté par d'autres groupes francophones, notamment les Québécois, mais aussi par la majorité de la population anglophone. Il commence la strophe suivante en établissant immédiatement la présence dominante anglophone de sa province d'Ontario. Parlant de la complexité linguistique dans sa province, il décrit :

en Ontario une autre ville vient  
de se déclarer unilingue anglaise.  
Je suis à Québec et  
je vire sur le top comme un  
Autobus orange plein de joueurs  
de hockey franco-ontariens et  
sur la rue Saint-Jean  
il y a de plus en plus de monde  
qui se parlent  
tout seuls  
comme des  
Franco-Ontariens.<sup>65</sup>

Dans la même strophe, il décrit le déplacement des Franco-Ontariens au Québec, mais garde le sentiment de l'exclusion même s'il est dans une province francophone. Il renforce l'idée que le Franco-Ontarien est toujours en quête d'appartenance, mais on est toujours aliéné, se trouvant sans cesse dans cet état de non-appartenance. Dans un certain sens, rester dans la non-appartenance est la condition propre des Franco-Ontariens. Si la langue est indicateur du

---

<sup>64</sup>Desbiens, Patrice, "Le pays de personne" *Poèmes Anglais: Suivi de Le Pays de personne ; Suivi de La fissure de la fiction: Poésie* (Sudbury, ON : Éditions Prise de parole, 2010), 120.

<sup>65</sup>Desbiens, Patrice, "Le pays de personne" *Poèmes Anglais: Suivi de Le pays de personne ; Suivi de La fissure de la fiction: Poésie* (Sudbury, ON : Éditions Prise de parole, 2010), 121.

facteur d'appartenance du groupe, Desbiens évoque la façon dont les Québécois réagissent au registre de français utilisé par les Franco-Ontariens pour souligner encore la séparation et l'aliénation entre la majorité et les minorités francophones. Dans la strophe suivante, Desbiens décrit son sentiment d'aliénation d'autres groupes francophones :

Est-ce que je suis content de  
rencontrer une Québécoise à un  
party à Sudbury qui me répond  
en anglais à chaque fois que  
je lui parle en français?  
Est-ce que je suis heureux de  
voir un peuple se battre sur  
la glace mince de ses espoirs  
un peuple payé pour se battre  
devant des spectateurs qui se  
réveillent juste pour les batailles  
et vont pisser durant les  
beaux jeux?  
Je ne sais pas si je devrais  
sauter dans l'autobus pour  
Sudbury ou sauter devant  
l'autobus pour Sudbury.<sup>66</sup>

L'idée que la communauté franco-ontarienne propose un spectacle à tout le monde, un spectacle violent, agressif, désespéré, bien que divertissant et amusant pour le public est présent dans ce poème. Le poème est critique du fait que tout le monde regarde la souffrance de sa communauté, sans rien y faire (l'exemple de "Dr. Ballard" ou "le spectacle de hockey"). Selon Desbiens, faire partie de ce spectacle est exaspérant et conduit à la folie. Alors, le cri à l'aide, l'appel à l'acceptation, etc. reste sans réponse, et on n'est pas surpris qu'il évoque le suicide. Dans la dernière strophe, Desbiens réintègre le concept de sans-abri chez les Franco-Ontariens. De plus, Desbiens suggère qu'on n'est pas seulement sans-abri, mais vraiment sans rien, y compris du

---

<sup>66</sup>Desbiens, Patrice, "Le pays de personne" *Poèmes Anglais: Suivi de Le pays de personne ; Suivi de La fissure de la fiction: Poésie* (Sudbury, ON : Éditions Prise de parole, 2010), 122.

passé, d'un pays ou d'une voix. Selon Desbiens, le Franco-Ontarien est comme une "erreur" de son pays parce que personne ne s'intéresse aux Franco-Ontariens au Canada. Enfin, il termine le poème avec des remarques sombres sur un exil dans son propre pays en écrivant :

je suis un bum  
un sans-abri de la poésie.  
Je mange ma blonde sur un  
divan déchiré tandis  
Qu'elle lit Pieds nus dans l'aube  
et ma blonde pense que je la  
trompe avec mon passé  
mais je n'ai pas de passé.  
Je suis le pays de personne  
je suis un Canadien erreur  
errant le long des rues de  
Québec et  
j'ai une chanson dans le cœur et  
un chausson dans la gueule  
a song in the heart and a  
sock in the mouth et  
demain c'est la fête de ma blonde  
et  
la fête du Canada.<sup>67</sup>

Il est intéressant de lire comment Desbiens décrit sa relation avec le Canada comme un pays qui abrite sa communauté et en même temps l'empêche de s'établir. Par l'aliénation dans leur propre pays, les Franco-Ontariens ne sont pas aptes à trouver l'appartenance, et plutôt c'est par cette non-appartenance ou cet état d'exil permanent que la communauté se forme. Similaire aux Acadiens, Biron, Dumont et Nardout-Lafarge ajoutent que l'espace partagé fait un lien entre la quotidienneté et l'exil comme motifs de la pauvreté. Ils décrivent :

On a souvent rapproché la poésie de Patrice Desbiens de celle de Gaston Miron, et dans ce recueil on peut en effet observer un prolongement direct des "Monologues de l'aliénation délirante".

---

<sup>67</sup>Desbiens, Patrice, "Le pays de personne" *Poèmes Anglais: Suivi de Le pays de personne ; Suivi de La fissure de la fiction: Poésie* (Sudbury, ON : Éditions Prise de parole, 2010), 122-123.

Cependant, chez Desbiens, nulle place pour l'utopie : la poésie est constamment ramenée à la réalité la plus quotidienne, où le burlesque côtoie le sordide.<sup>68</sup>

Déchiré par les deux groupes linguistiques en Ontario, Desbiens compose ce poème comme une critique de l'aliénation de sa communauté, plus précisément comment les majorités anglophones et francophones sont responsables de la souffrance et de la crise des Franco-Ontariens. Comme Maillet et Chiasson, Desbiens ajoute à la complexité des groupes en marge et à leur difficulté à trouver une forme d'appartenance.

### **L'aliénation interne: une communauté divisée**

Si Desbiens commente l'aliénation d'autres groupes à l'extérieur de sa communauté, Dalpé introduit le concept de l'aliénation par la division intérieure. Les Franco-Ontariens s'aliènent les uns les autres. Dalpé propose que cet exil soit démontré par les relations intergénérationnelles, précisément quand l'identité franco-ontarienne a commencé à s'établir et à s'écarter de l'identité canadienne-française. Biron, Dumont et Nardout-Lafarge expliquent que les œuvres de Dalpé agissent comme des exemples de la relation culturelle et de la dynamique multidimensionnelle entre les Franco-Ontariens. Au lieu de séparer le français de l'anglais utilisé en Ontario, Dalpé suggère que le français franco-ontarien ressemble à un mélange, à un "hybride" de ces deux langues, et de ces deux cultures. Biron, Dumont, et Nardout-Lafarge écrivent : "[l]e dramaturge Jean-Marc Dalpé explore les mêmes univers, se réclamant toutefois d'une culture «hybride» qui permettrait de transformer les notions statiques de «frontières» et de

---

<sup>68</sup>Biron, Michel, François Dumont, et Élisabeth Nardout-Lafarge, "La nouvelle francophonie canadienne" *Histoire de la littérature québécoise* (Montréal, QC : Boréal, 2014), 571.

«lignes de démarcation» en «passage» et en «voyage».<sup>69</sup> Ce changement de perspective de la culture franco-ontarienne comme un concept passant de rigide à fluide nous aide à mieux comprendre la réalité de la communauté. Au lieu d'établir une distinction entre la culture franco-ontarienne et la culture anglo-ontarienne, Dalpé essaie de montrer comment l'identité culturelle mélange les deux, et par conséquent rend les relations intérieures entre chaque membre de la communauté plus complexe.

Dans sa pièce de théâtre *Le chien*, Dalpé commente la relation entre Jay et le Père pour montrer non seulement le rejet de Jay, mais aussi l'explication qui souligne l'aliénation générationnelle. Tout au long du texte, le Père compare Jay à son père à lui, le grand-père de Jay, pour remarquer et critiquer la génération de Jay qui ne comprend pas ce que cela veut dire de travailler. Dans un certain sens, le Père a raison, mais il faut faire attention au fait que la valeur du travail change d'une génération à une autre. Selon le Père, tout ce que le grand-père a fait, y compris son service pendant la guerre, le travail implacable sans compensation ni pause, etc., était dans la perspective d'un meilleur avenir pour sa famille. Dans ce texte, le centre de la communauté franco-ontarienne est la famille. Cependant, même si la famille présente une fondation pour une minorité marginalisée, Dalpé remarque également que cette existence n'aborde pas la pauvreté dans la communauté. De plus, le Père indique que ce type de travail est crucial parce qu'il renforce l'importance de la famille comme un lieu d'appartenance et de sécurité. Dans l'extrait suivant, le Père explique que le travail offre un avenir pour la famille et il compare les attentes générationnelles entre lui, son père et Jay :

Père : Mon père, c'était un homme ! Pas comme toé, Charbonneau, assis sur ton cul depuis quinze ans, sur une gimmick de compensation à mardo ! Y'en avait pas de compensation quand y'est arrivé icitte lui, pis y'a failli y passer en tombant à l'eau au mois de février en traversant une charge de billots su'a rivière, pis

---

<sup>69</sup>Biron, Michel, François Dumont, et Élisabeth Nardout-Lafarge, "La nouvelle francophonie canadienne" *Histoire de la littérature québécoise* (Montréal, QC : Boréal, 2014), 571-572.

la glace avait lâché là où a’l’avait pas d’affaire à lâcher. Y’en avait pas de compensation, pis y s’est remis à travailler la semaine d’après, parce que sans ça y crevait de faim, pis c’était tout. C’était de même !<sup>70</sup>

Cependant, il faut regarder comment cette perspective du travail change quand le temps passe et cette pauvreté ne peut plus être ignorée, où elle doit être confrontée, discutée et reconnue. On voit un changement de priorités, où l’attention se tourne vers l’extérieur de la famille pour non seulement trouver l’appartenance qui n’est évidemment pas offerte dans la famille, mais aussi pour échapper à la pauvreté de sa communauté. Jay considère que même s’il laisse abandonner la famille pour éviter la pauvreté, rien ne change lorsqu’il revient chez lui. Tout reste pareil. C’est ici que Dalpé remarque la différence entre la nouvelle génération qui veut prendre de l’initiative afin d’échapper à la pauvreté, et à l’ancienne génération qui ne propose pas de changer la vie. Selon Dalpé, cette contradiction entre les générations décrit une tension au cœur de la culture franco-ontarienne. Un changement du mode de vie propose un abandon de la pauvreté, une caractéristique “fondatrice” de la culture franco-ontarienne. Pour Jay, la raison qu’il quitte sa famille n’était pas seulement pour trouver un sentiment de liberté qu’il ne trouvait pas en Ontario, mais pour échapper à la pauvreté et vivre autrement. Jay souligne que le but de la vie est de vivre, et non pas de survivre. Si le grand-père a travaillé pour offrir un avenir à sa famille, Jay ajoute que la seule façon de donner à sa famille et à lui-même un avenir est de quitter la communauté à la recherche d’une autre vie. Jay a l’impression de faire la même chose que son grand-père, mais d’une différente manière. Il crée un futur pour sa famille en partant, afin de leur montrer qu’il est possible de vivre librement sans les restrictions imposées par la pauvreté. Dans son monologue, Jay s’exclame :

Jay : Si j’sais pourquoi, j’suis venu ? J’sais jamais pourquoi j’pars des places pis que j’reviens à d’autres ! T’a pognes-tu ? Jamais ! Free Spirit ostie ! James Dean Easy Rider Sacrement ! C’est ça qu j’suis moé ! Sauf... sauf après le bicycle, j’ai comme envie de faire autre chose, de pu toujours être entre deux villes

---

<sup>70</sup>Dalpé, Jean-Marc, *Le chien* (Sudbury, ON: Prise de parole, 1987), 26.

ou entre deux projets de construction... mais j'sais pas c'est quoi... Fait qu'un jour, j'me ramasse devant un comptoir de billets d'autobus pis, quand le gars me dit : "So where you goin ?", j'y dis le nom du village icitte. "Where the hell is that for fuck's sake ?"... "Ontario, you asshole !"... Mais c'est toé, mon tabarnac que j'voyais. J'y avais même pas pensé avant. Mais j't'ai vu t'à coup, pis ça sortit tout seul. Fait qu'y fallait..., pis a me demander : "Pourquoi je r'tourne là, câlice ?"..., pis quand le soleil revient, c'est la forêt d'épinettes, pis j'me suis dit : "Ça commence à ressembler à chez nous icitte!", pis ça me surprend ça, "chez nous", j'ai dit : "chez nous" pis, au fond, j'sais que je l'ai toujours pensé, même si je l'haïssais c'te place icitte, pour mourir chriss, pis j'me dis : "Peut-être c'est pour en finir une bonne fois pour toute avec c'te chez nous là, tabarnac !" Mais je l'sais même pas c'que ça veut dire au fond ça : en finir avec... Trois jours pis trois nuits, pis sept ans, pis y'a rien de changé chriss ! Ni toé, ni moé, ni la maison. C'est toujours pareil, pareil. Comme figé dans le roc. Toé d'un bord, moé de l'autre. Comme si j'étais dans un trou de bouette, le même trou de bouette que celui de grand-papa...<sup>71</sup>

Cependant, selon le Père, cette décision de partir est considérée comme un abandon de sa famille. Il ajoute que Jay a quitté sa famille non pas pour en faire bénéficier sa famille, mais pour lui-même. En abandonnant sa famille, la fondation de la culture franco-ontarienne, Jay a pris les premiers pas pour se séparer de sa propre communauté et culture. Pour le père, cette nécessité de se séparer provoque un sentiment de honte. Malheureusement, c'est à cause de cette séparation vécue comme un acte de trahison, que le Père n'acceptera, ne pardonnera jamais à Jay. Il déclare:

Jay : J'veux que tu me dises que j'suis correct !

J'veux que tu me dises que tu m'aimes !

J'veux que tu me serres dans tes bras, Pa !

Père : J'peux pas. C'est trop tard.<sup>72</sup>

Il est intéressant de constater que Dalpé présente cette relation entre Jay et le Père parce qu'elle témoigne d'un désir de changement de l'identité des francophones. Quand l'identité franco-ontarienne était en train de s'établir pendant la période de la Révolution tranquille, il y avait une distinction entre "québécois" et "canadien-français". Alors, comme des distinctions étaient faites entre le québécois et tous les autres groupes francophones, les distinctions étaient aussi faites dans ces différentes minorités, y compris les Franco-Ontariens. C'est ici qu'on

---

<sup>71</sup>Dalpé, Jean-Marc, *Le chien* (Sudbury, ON: Prise de parole, 1987), 47-48.

<sup>72</sup>Dalpé, Jean-Marc, *Le chien* (Sudbury, ON: Prise de parole, 1987), 52.



commence à voir une distinction entre l'identité français-canadienne et l'identité franco-ontarienne. Cette dynamique de l'identité franco-ontarienne s'ajoute à une division générationnelle parce qu'elle questionne ce que cela veut dire d'être franco-ontarien culturellement au fil du temps. Selon Dalpé, le résultat est une exclusion entre les générations qui laisse l'une et l'autre aliénées et plus divisées.

### **Aliénation et appartenance**

Il n'y a pas de doute que l'aliénation et l'exil jouent un rôle fondamental dans la définition de l'identité culturelle des Acadiens et des Franco-Ontariens. Cependant, il est remarquable de constater comment ces deux groupes ont transformé leur compréhension de l'appartenance. Il s'agit d'un exemple de la persévérance des minorités, mais encore plus la manière dont ces communautés manœuvrent et naviguent leur identité culturelle en exil en cherchant la création d'une appartenance authentique. Être à la marge par la force montre non seulement comment la majorité rend des groupes minoritaires toujours à l'extérieur de la société, mais il démontre aussi comment l'aliénation et l'exil de leur communauté sont encore présents de nos jours. Selon Maillet, Chiasson, Desbiens, Dalpé, et plusieurs autres qui représentent la marginalité francophone en Amérique du Nord, il faut que l'aliénation de leur peuple soit reconnue afin de mieux comprendre la situation linguistique. Si l'aliénation rend ces communautés exclues et pauvres dans des provinces qui devraient encourager leur appartenance au lieu de la décourager, elle est également nécessaire comme un rappel d'inclusion des autres groupes qui luttent aussi pour leur survie et leur préservation.

## CONCLUSION

### L'APPARTENANCE ET LA RÉCONCILIATION

Nous sommes tous dans le même bateau.

Je suis le seul à savoir

que celui qu'on a abandonné

était le seul à savoir

encore

nager.

On attend que la mer

nous apprenne à

marcher sur l'eau.<sup>73</sup>

Patrice Desbiens

En avril 2022, *Radio-Canada* a publié un article sur la décision de nier la nomination de Brenda Murphy pour le poste de lieutenant-gouverneure du Nouveau-Brunswick. Toute candidature pour ce poste doit démontrer une assez bonne connaissance du français pour être considérée, ce qui n'était pas le cas pour Murphy. Jugeant la nomination inconstitutionnelle, la Cour du Banc de la Reine du Nouveau-Brunswick :

a rendu une décision dans laquelle est estimée que le processus de nomination d'une lieutenant-gouverneure unilingue viole la Charte canadienne des droits et libertés. Elle est arrivée à cette conclusion, car la lieutenant-gouverneure Brenda Murphy ne parle pas assez bien

---

<sup>73</sup>Desbiens, Patrice, "DEAD DUCKS" *désâmé* (Sudbury, ON : Prise de parole, 2005), 36.

français [...]. La cour détermine donc que le fédéral a l'obligation de tenir compte du caractère linguistique particulier de la province lors des nominations.<sup>74</sup>

Daniel Allain est le ministre des Gouvernements locaux et de la Réforme de la gouvernance locale à Moncton au Nouveau-Brunswick. Ses paroles sur le bilinguisme au Nouveau-Brunswick s'accordent avec la décision récente de la Cour du Banc de la Reine du Nouveau-Brunswick, "C'est une décision fort intéressante pour les Acadiens. Je pense que c'est quand même important que les gens qui nous dirigent, nos chefs d'État, soient bilingues. Donc, on va voir où ça va se rendre."<sup>75</sup> Plusieurs autres personnes comme Allain, le premier ministre Justin Trudeau et la Société de l'Acadie du Nouveau-Brunswick, considèrent cette décision comme une petite victoire parce qu'elle soutient non seulement la nécessité de combattre l'unilinguisme, mais aussi renforce le sentiment de collectivité dans la communauté francophone.

La mémoire, l'espace et l'aliénation permettent l'avènement d'une collectivité partagée, une collectivité culturelle. La représentation des communautés marginalisées n'est possible que si la collectivité francophone se soutient. Cette collectivité se construit sur l'appartenance parce qu'elle offre un espace pour les francophones marginalisés. Dans son article *Modalités d'appartenance aux francophonies minoritaires*, Raymond Breton explique que la collectivité évoque un sentiment d'interdépendance parmi les différentes communautés au sein d'une

---

<sup>74</sup>Steinbach, Nicolas, and Pascal Raiche-Nogue. "Trudeau avare de commentaires sur l'unilinguisme de la Lieutenante-Gouverneure." ICI Nouveau-Brunswick. Radio-Canada, April 19, 2022. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1877443/justin-trudeau-lieutenante-gouverneure-brenda-murphy-appel>.

<sup>75</sup>Steinbach, Nicolas, and Pascal Raiche-Nogue. "Trudeau avare de commentaires sur l'unilinguisme de la Lieutenante-Gouverneure." ICI Nouveau-Brunswick. Radio-Canada, April 19, 2022. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1877443/justin-trudeau-lieutenante-gouverneure-brenda-murphy-appel>.

minorité. Il suggère que cette interdépendance présente non seulement l'opportunité pour ces groupes à trouver leur place et leur propre identification dans la collectivité, mais aussi qu'elle renforce la stabilité et la solidarité de ces communautés. Breton écrit :

Le sentiment d'être différent des autres, culturellement et comme minoritaire, est très important dans ce type d'appartenance et d'identification. On sait qui on est surtout en sachant qui on n'est pas. Les membres d'une collectivité peuvent plus ou moins souligner ce qui les différencie des autres[...]. Pourtant, il arrive souvent que les individus "se sachent" différents ; il y a "nous" et "les autres"[...]. Les francophones minoritaires peuvent percevoir que leur sort individuel est lié à celui de la collectivité, que l'amélioration de leur condition économique, de leurs chances politiques ou de leur statut social ne dépend pas tant de leurs efforts personnels que d'une action collective. Un tel sentiment d'interdépendance mènera presque naturellement à une identification avec la collectivité, c'est-à-dire avec ceux qui se trouvent dans les mêmes conditions qu'eux. Une telle identification à la collectivité aura tendance à être plus stable que celle dont les assises sont instrumentales ou utilitaires. Au niveau collectif, on ne peut parler d'une solidarité pragmatique - solidarité basée sur le fait qu'il serait plus facile de faire certains gains, de réduire ou d'éliminer certains obstacles ou de triompher de certaines oppositions s'il y a effort collectif.<sup>76</sup>

De plus, l'interdépendance entre chaque communauté au sein de la même minorité crée une appartenance collective et indépendante. On est apte à appartenir aux autres groupes par les facteurs communs et partagés. C'est par cet échange qu'une appartenance universelle peut être ressentie. Le sentiment d'appartenance est crucial pour l'avenir de ces communautés et se construit par le rapport à la culture. C'est en acceptant la diversité et les différences que l'on démontre ce que l'on est ou n'est pas.

La collectivité est nécessaire pour le succès de la communauté parce qu'elle rend certain que les groupes marginalisés sont représentés et soutenus. La question de l'appartenance n'est pas sans renforcer l'importance de l'inclusion et de la responsabilité des communautés marginalisées envers d'autres minorités. La représentation d'une minorité crée un espace pour ces communautés, ce qui est autrement caché ou négligé dans la société. La langue française des Acadiens et des Franco-Ontariens, par exemple, est la représentation de ces communautés au

---

<sup>76</sup>Breton, Raymond, "Modalités d'appartenance aux francophonies minoritaires", *Sociologie et sociétés* 26, n° 1 (1994) : 63-65.

Canada. Lorsqu'elle est menacée, c'est la responsabilité d'autres groupes francophones de préserver cette représentation. "On va toujours être là pour respecter la particularité au Nouveau-Brunswick. La communauté acadienne ici est particulière et féroce dans sa capacité de défendre son identité et on l'appuie à 100 %,"<sup>77</sup> a répondu Trudeau à la décision prise par la Cour du Banc de la Reine du Nouveau-Brunswick. C'est la responsabilité de la collectivité de prendre l'action quand il y a encore des décisions qui rendent la communauté sous et mal représentée, précisément quand ces actions sont au détriment de la communauté. Dans le cas comme celui-ci, la responsabilité prise souligne qu'il y a encore des injustices actives contre les minorités marginalisées.

Si la mémoire, l'espace et l'aliénation sont fondamentaux lorsqu'il est question d'appartenance dans la littérature acadienne et franco-ontarienne. La réconciliation avec le passé parmi les communautés marginalisées crée une opportunité de redéfinir l'appartenance. La réconciliation est en effet une forme de l'appartenance parce qu'elle témoigne d'un désir d'une acceptation de l'identité. Elle est la conséquence de la valorisation culturelle parce qu'elle reconnaît les effets du passé, et en même temps surveille l'avenir avec l'intention d'améliorer la réalité. De plus, la réconciliation donne à ces minorités le pouvoir de transformer leur culture et proposer un nouveau rapport à l'appartenance. On voit ce changement de perspective par la réconciliation aujourd'hui dans les communautés francophones et en particulier dans la littérature.

---

<sup>77</sup>Steinbach, Nicolas, and Pascal Raiche-Nogue. "Trudeau avare de commentaires sur l'unilinguisme de la Lieutenante-Gouverneure." ICI Nouveau-Brunswick. Radio-Canada, April 19, 2022. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1877443/justin-trudeau-lieutenante-gouverneure-brenda-murphy-appel>.

Xavier Gould est originaire de Moncton au Nouveau-Brunswick au cœur de la communauté acadienne. Iel est poète, artiste et performeur de drag sous le nom Chiquita Mare et accorde de l'importance à son identité acadienne dans son métier. Jouant avec le personnage de la tante traditionnelle acadienne qui est non seulement divorcée, mais aussi prête à s'amuser, Chiquita Mare incarne l'identité acadienne en incorporant les légendes de l'ancienne Acadie, et en même temps redéfinit la définition de ce qui constitue être acadien(ne). Gould s'explique, "Il va y avoir du monde de différentes régions francophones et juste ça, c'est amazing, parce que là ça vient non seulement élargir la définition de ce que c'est d'être queer, mais ça vient aussi élargir la définition de ce que c'est d'être Acadien ou Acadienne et ça, je pense que ça va être une moyenne traite."<sup>78</sup> Selon lui, sa performance de Chiquita Mare aide non seulement à trouver un espace inclusif pour les membres de la communauté LGBTQ en Acadie aujourd'hui, mais aussi renforce l'appartenance acadienne en se réconciliant avec le passé traumatisant de son peuple. Par cette forme d'expression de soi qu'iel est apte à mettre au défi l'inclusivité de la culture acadienne dans la société canadienne et dans la société francophone. Gould décrit la manière dont son travail le conduit à la réconciliation entre son passé culturel et l'acceptation de soi-même comme une Acadienne queer :

My drag aims to breathe queer visibility into Acadian culture and to show others that even though rural French-Canadian minorities are limited in queer representation, we exist and we are ready to redefine the very culture that has excluded us from their narrative... Chiquita wants people to know that you don't have to give up parts of your

---

<sup>78</sup>Vergara, Jimena, "Le premier "drag ball" acadien : l'occasion de faire avancer la cause LGBTQ." ICI Nouveau-Brunswick. Radio-Canada, August 28, 2019. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1278394/lgbtq-fierte-riviere-trans-queer-acadie?depuisRecherche=true>

culture to celebrate another part of your identity... I'm choosing to look beyond the history of our deportation and the history of our trauma, and looking toward the future.<sup>79</sup>

Même si des individus comme Gould, Maillet, Chiasson, Dalpé ou Desbiens dénoncent la vie de la minorité francophone, c'est la responsabilité de la communauté de tenter de différentes façons de modeler une appartenance. La mémoire, l'espace et l'exil font partie de la culture acadienne et franco-ontarienne, mais ces caractéristiques ne définissent pas totalement l'identité. C'est par la réconciliation, la valorisation et l'acceptation de l'identité minoritaire que la collectivité peut s'établir une place dans la société. Je voudrais conclure avec un poème de Gould, qui porte sur l'accès à soi-même quand on trouve enfin le sentiment d'appartenance à sa propre identité :

Je me veux  
En fleuve  
En bise  
Avec mes marées  
Pleurées iels  
Mes échos  
Mes cœurs  
Mes vagues  
Justifié.e.s

Qui m'appartient  
Autre que ma propre plume  
Qui navigue la nature de mon corps<sup>80</sup>

---

<sup>79</sup>Knegt, Peter, "Meet the sexually empowered, outrageous version of a happily divorced Acadian aunt: Chiquita Mare." CBC Arts. CBC News, February 7, 2020.  
<https://www.cbc.ca/arts/meet-the-sexually-empowered-outrageous-version-of-a-happily-divorced-acadian-aunt-chiquita-mare-1.5450579>

<sup>80</sup>Gould, Xavier. "Missing home, but finding myself." *Instagram*, January 21, 2022.  
[https://www.instagram.com/tv/CY\\_7NrrAnxT/?igshid=MDJmNzVkMjY=](https://www.instagram.com/tv/CY_7NrrAnxT/?igshid=MDJmNzVkMjY=)

## BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITÉS ET CONSULTÉS

- Allard, Réal, Kenneth Deveau, et Rodrigue Landry, *L'espace francophone en milieu minoritaire au Canada* (Montréal, QC : Fides, 2008).
- Biron, Michel, François Dumont, et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise* (Montréal, QC : Boréal, 2014).
- Breton, Raymond, "Modalités d'appartenance aux francophonies minoritaires", *Sociologie et sociétés* 26, n° 1 (1994) : 63-65.
- Chiasson, Herménégilde, *Mourir à Scoudouc* (Moncton, N.B: Les Éditions d'Acadie, 1979).
- Clarke, P. D. , *La question identitaire au Canada francophone. Récits, parcours, enjeux, hors-lieux* (Québec, QC: Les presses de l'Université Laval, 1994).
- Coccia, Emanuele, *La vie des plantes: Une métaphysique du mélange* (Paris, FR : Éditions Payot & Rivages, 2016).
- . *Philosophie de la maison: L'espace domestique et le bonheur* (Paris, FR: Éditions Payot & Rivages, 2021).
- Conacher, Agnès, " Littérature canadienne = Canadian Literature, "Littérature francophone hors-Québec = Francophone Writing Outside Quebec" n°187 (hiver 2005), 152 p. Sous la direction de Jane Moss", *Francophonies d'Amérique* n°23-24 (2007) : 327.
- Dalpé, Jean-Marc, *Et d'ailleurs* (Sudbury, ON : Prise de parole, 1984).
- . *Le chien* (Sudbury, ON: Prise de Parole, 1987).
- de Dinant, David, *La vie des plantes: Une métaphysique du mélange* (Paris, FR : Éditions Payot & Rivages, 2016).
- Desbiens, Patrice, *désâmé* (Sudbury, ON : Prise de parole, 2005).
- . *Poèmes anglais: Suivi de Le pays de personne ; Suivi de La fissure de la fiction: Poésie* (Sudbury, ON : Éditions Prise de parole, 2010).
- . *Sudbury: (poèmes 1979-1985): Poésie* (Sudbury, ON : Prise de parole, 2013).
- Gallant, Nicole, "Communautés francophones en milieu minoritaire et immigrants : Entre ouverture et inclusion," *Revue du Nouvel-Ontario* n° 35-36 (2010) : 76.
- Gilbert, Anne, Michel Bock, et Thériault Joseph Yvon, *Entre lieux et mémoire : L'inscription de la francophonie canadienne dans la durée* (Ottawa, ON : University of Ottawa Press, 2014).
- Gould, Xavier, "Missing home, but finding myself." *Instagram*, le 21 janvier, 2022.  
[https://www.instagram.com/tv/CY\\_7NrrAnxT/?igshid=MDJmNzVkMjY=](https://www.instagram.com/tv/CY_7NrrAnxT/?igshid=MDJmNzVkMjY=)



Knegt, Peter, “Meet the sexually empowered, outrageous version of a happily divorced Acadian aunt: Chiquita Mare.” CBC Arts. CBC News, February 7, 2020.  
<https://www.cbc.ca/arts/meet-the-sexually-empowered-outrageous-version-of-a-happily-divorced-acadian-aunt-chiquita-mare-1.5450579>

Larousse, Éditions, “Définitions : Aliénation - Dictionnaire De Français Larousse.” Définitions : aliénation - Dictionnaire de français Larousse, n.d.

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/ali%C3%A9nation/2256>.

---. “Définitions : Espace - Dictionnaire De Français Larousse,” n.d.

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/espace/31013>.

---. “Définitions : Exil - Dictionnaire De Français Larousse.” Définitions : exil -

Dictionnaire de français Larousse, n.d.

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/exil/32134>.

---. “Définitions : Mémoire, Mémoires - Dictionnaire De Français Larousse.” Définitions : mémoire, mémoires - Dictionnaire de français Larousse, n.d.

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/m%C3%A9moire/50402#:~:text=1.%20%C3%89crit%20o%C3%B9%20sont%20expos%C3%A9s%20les%20faits%20et,soci%C3%A9t%C3%A9%20savante%20%3A%20Pr%C3%A9senter%20un%20m%C3%A9moire%20de%20ma%C3%AEtrise>.

Maillet, Antonine, *Pélagie-la-Charrette: Roman* (Ottawa, ON : Leméac, 1979).

Oore, Irène, *Appartenances dans la littérature francophone d'Amérique du Nord* (Ottawa, ON: Le Nordir, 2005).

Steele, Larry, *Appartenances dans la littérature francophone d'Amérique du Nord* (Ottawa, ON: Le Nordir, 2005).

Steinbach, Nicolas, and Pascal Raiche-Nogue, “Trudeau avare de commentaires sur l'unilinguisme de la Lieutenant-Gouverneure.” ICI Nouveau-Brunswick.

Radio-Canada, April 19, 2022.

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1877443/justin-trudeau-lieutenant-gouverneure-brenda-murphy-appel>.

Vergara, Jimena, “Le premier “drag ball” acadien : l’occasion de faire avancer la cause LGBTQ.” ICI Nouveau-Brunswick. Radio-Canada, August 28, 2019.

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1278394/lgbtq-fierte-riviere-trans-queer-acadie?depuisRecherche=true>

Vernex, Jean-Claude, “Espace et appartenance : l’exemple des Acadiens au

Nouveau-Brunswick”, *Cahiers de géographie du Québec* 23, n°58 (1979) : 126.

## **BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR**

Ali Friend est née à Easton, Massachusetts. Elle a obtenu son diplôme du lycée Oliver Ames en 2015, puis a obtenu son baccalauréat en français de l'Université Wesleyan en 2019. Elle a ensuite occupé un poste à l'Université Paris-Est Créteil à Créteil, France en tant que lectrice d'anglais la même année. À la suite de la pandémie COVID-19 en 2020, Ali est retournée aux États-Unis et s'est inscrite au programme de maîtrise de français en automne 2020 à l'Université du Maine. Ali a reçu la bourse Foreign Language and Area Studies (FLAS) pour les années académiques 2020 et 2021, et a également reçu la bourse FLAS d'été en 2021 du ministère de l'Éducation. Elle est candidate pour la maîtrise de français, option français nord-américain offerte par l'Université du Maine. Elle recevra son diplôme en mai 2023.

## **BIOGRAPHY OF THE AUTHOR**

Ali Friend was born in Easton, Massachusetts. She received her diploma from Oliver Ames High School in 2015, and later gained her Bachelors of Arts in French from Wesleyan University in 2019. She then took a position with Université Paris-Est Créteil in Créteil, France as an English instructor in the same year. As a consequence of the COVID-19 pandemic in March of 2020, Ali returned to the United States and entered the Master of Arts in French program in the Fall of 2020 at the University of Maine. Ali was awarded the Foreign Language and Area Studies (FLAS) Fellowship for the academic years of 2020 and 2021, and was also awarded the Summer FLAS Fellowship in 2021 from the Department of Education. She is a candidate for the Master of Arts degree in French with a concentration in North American French Studies from The University of Maine in May 2023.